

lans & les Napolitains, ceux cy passant par la France se rendent à l'Armée, où ils ont encore quelque écu du General, & retournent en leur Pays: ceux là en font autant, & costoyant les Pyrenées le long du Languedoc, rentrent dans la Castille par la Navarre ou par la Biscaye. Si l'on prend de vieux Soldats de quelque Nation qu'ils soient on est assuré qu'ils connoissent le Pays, & qu'ils jouieront le tour: & si l'on en prend de nouveaux, outre qu'ils ne valent gueres, ils n'y durent pas longtemps, n'estans pas accoustumés au Pays. Tellement que le Roy d'Espagne ne fait en aucun endroit la guerre qui l'embarrasse plus qu'en celuy-cy, où elle luy est d'une telle importance, estant en une partie de son Estat si jalouse, qu'il n'y fait point de perte qu'il ne voulust racheter par une autre, deux fois aussi grande en Flandre ou en Italie. En effet ceux qui connoissent à fond cette Cour, assurent qu'on s'y moque, pour ainsi dire, des pertes que le Roy fait autre part, mais que celles qu'il fait en Catalogne, touchent au vif, & sont autant de blessures, qu'il semble que l'Estat reçoit au cœur, par où l'on voit que ceux qui ont ébably pour moyen assuré d'ébranler la Monarchie d'Espagne, la guerre qu'on luy feroit en son pays, en ont sans doute bien compris le foible. Si elle y veut resister, il faut que pour y assembler tres peu de forces, elle y consume des sommes immenses,

La guerre de Catalogne tres sensible aux Espagnols.

puis qu'outre la necessité de toute sorte de denrées & de munitions ; elle en a une si grande de monde. C'est un mal qui luy est arrivé de nos jours , car on peut juger par le dire de Ciceron, qu'elle en estoit bien pourveuë au temps des Romains ; puisque donnant aux Espagnols le nombre du monde, aux Gaulois le courage, il ne reserve pour le peuple Romain que la pieté. Mais qui sçait les consecutives des peuplations de l'Espagne, connoît bien d'ou luy vient cette disette ; l'entrée des Gots & des Vandales dans cette Province, l'irruption des Maures qui la suivit, dissipèrent la meilleure partie de ses habitans ; lors que ces Estrangers y avoient si bien pris racine, que les Villes regorgeoient de monde Ferdinand d'Arragon qui conquesta toute l'Espagne, en fit beaucoup perir & en chassa une bonne partie.

La découverte qui se fit peu apres des Indes, entira de grandes Colonies, & a continué de peupler d'Espagnols le nouveau Monde, tant par le grand concours de ceux qui y alloient s'établir, le trouvant un meilleur pays que celui qu'ils abandonnoient, que pour la necessité qu'on y a eu d'y en transporter pour y faire la guerre, pour l'équipement des Flottes, & pour les garnisons des Forts qu'on y a bastis, & des Villes qu'on y a fortifiées ; tellement que la meilleure partie de l'Espagne est aux Indes, & que les Roy-ayans besoin d'argent, y sont
allez

alles troquer leurs fujets pour de l'or, & à present il n'y a mine si fertile au *Potosi*, & dans tout le *Peru*, qui puisse fournir à toutes les dépenses qui leur est necessaire de faire faute d'hommes, de façon que lors que les Gallions arrivent, ils ne sçauroient apporter tant de richesses, qu'il n'en fust encore besoin de plus grandes, pour acquitter les dettes de l'Estat, & outre que la meilleure partie est à des particuliers de Flandres, de Hollande, de Gennes, & de France, cel qui est pour le Roy est deu à diverses personnes qui y ont des assignations pour leur paiement. S'il vient donc de l'or des Indes, l'Espagne n'est que le Canal par où il passe, & qui va tout droit se décharger dans la Mer, de l'abondance des autres pays. Aussi dans la similitude du monde à un corps, on la compare pour cet égard à la bouche, qui reçoit toutes les viandes, les masche & les prepare, mais les envoie aussi tost aux autres parties, & n'en retient pour soy que le simple goust, ou ce qui par hazard s'attache aux dents. Celly-là n'a donc pas eu mauvaise raison, qui considerant qu'en Espagne, on ne voit pas beaucoup d'or, & qu'autre part on ne trouve que de ses pistoles, & que s'il y a d'autres especes, elles en sont le plus souvent tirées, a jugé que les Espagnols servoient aux autres Nations, comme les *damnati ad metalla*, aux anciens Empereurs : ou bien qu'elle estoit comme l'asne d'Arcadie, qui bien que char-

La découverte des Indes, ruineuse à l'Espagne.

*L'ex-
pulsion
des
Mau-
res rui-
neuse
à l'Es-
pagne.*

gé d'or broutoit les chardons. Mais ce qui acheva sa desolation, fut l'expulsion generale des Maures. On a eu diverses raisons pour se defaire d'une si méchante canaille, & puis qu'on leur a imputé l'empoisonnement des eaux pour faire mourir les Chrestiens, & qu'on a reconnu qu'ils avoient de continuelles intelligences avec les Afriquains, les Turcs & autres ennemis du Royaume. Philippe III. ne pouvoit entrer dans une meilleure resolution, que de se delivrer pour une fois de cette continuelle apprehension. Ce n'est pas qu'il n'ait laissé à dire contre cette action, qu'un bon Politique ne doit que le moins qu'il peut passer à des chastimens si universels, que tout l'Estat s'en ressent plus affoibly que corrigé, que lors qu'on se porte le cousteau au sein pour se delivrer d'un mal qu'on apprehende, on montre que l'on sçait plutôt agir en desesperé, qu'en resolu, & en prudent; que c'est ignorer la force & l'usage des lenitifs, que de recourir aussi tost à *l'ure* & au *seca*: que c'est une plus grande vertu de convertir le méchant & d'instruire le vicieux, que de le chasser de sa maison, & luy en deffendre l'entrée; & enfin qu'on peut combattre l'erreur & en conserver les personnes. Aussi est il certain que cét Edit priva le Roy d'Espagne de quantité de bons & riches sujets qui n'avoient point l'esprit turbulent, & qu'on pouvoit avec le temps amener à la connoissance,

fance, & à la profession du Christianisme. Mais le moyen leur en fut tout à fait osté, car s'ils l'embrassoient, on disoit que c'estoit feinte, & seulement pour se soustraire à la rigueur de cet Edit. Par là, l'avarice des executeurs joua son jeu, & il n'en resta que ceux qui leur graissoient si bien les mains, qu'ils passoient leurs maisons sans les toucher, sans les reconnoître, & sans les en faire sortir.

Quoy qu'il en soit des divers discours que causa cette rigueur extraordinaire, & que les uns y aient admiré des traits d'une politique tout à fait genereuse; & les autres des taches d'une cruauté dénaturée, puis qu'elle privoit un Roy de ses Sujets, & tout un peuple de son pays natal; il est certain que depuis ce temps-là, l'Espagne est demeurée comme deserte; & n'a pû se remettre d'une si grande perte; qu'on a fait monter à quelques millions de personnes; car outre qu'elle se dépeuploit ainsi de gayeté de cœur, les Indes, par nécessité, ou par inclination de ses Sujets, l'éclaircissoient encore, y attirant de temps en temps de grandes Colonies, qui font qu'aujourd'huy on y compte presque autant de monde fort d'Espagne qu'il y en est resté.

Après ces malheurs, qui au commencement passioient pour des bonheurs nonpareils à ceux qui faisoient parade de la possession des Indes, & de l'expulsion des Maures, sont nées les guerres, qui ont si fort embrasé cette Province, qu'on compte qu'en vingt ans,

ans, elle y a consumé plus d'un million & demy de personnes, & la peste qui l'a de temps en temps affligée, en a emporté près d'un autre million ; ce qui fait juger que depuis le regne de Philippe I V. les Espagnols n'ont fait que s'épuiser d'or & de monde. Aussi le font-ils d'une façon si extraordinaire, que si leurs ennemis s'estoient bien entendus, & si apres leur defunion ou separation, ceux qui leur restoit sur les rangs, ne s'estoient pas broüillez chez eux, ils ne pouvoient qu'ils ne se trouvaissent dans une absoluë impuissance de leur resister.

Outre cét ambigu de bien & de mal, que ceux qui en jugent selon l'evenement, ou selon leur sens, remarquent en la découverte des Indes, & en l'expulsion des Maures ; on parle d'un autre trait de politique, qui ne donnant pas sur le general de tout le Royaume, en attaqua la partie la plus noble & la plus illustre. C'est que Philippe II. qu'on a nommé le Salomon de son siecle, apprehendant que les Grands & la Noblesse d'Espagne, se servissent un jour de leurs richesses & de leurs forces contre son autorité, & celle de ses successeurs, & considerant que sous Charles quint, ils avoient fait paroître leur humeur turbulente, qui pensa luy donner de la peine, crût ne se pouvoir mieux assurer des malintentionnez, que par la foiblesse & l'impuissance de tout le corps ; pour cét effet,

Philippe II. détruisit l'autorité des Nobles.

il commença à jeter de la vanité, & de l'envie parmy eux, multipliant le nombre des Grands, des Ducs, des Marquis, & des Comtes. Cette fumée chassa de leurs maisons, le soin de l'utilité, & la dépense s'y redoubla avec éclat, chacun s'efforçant de paroître plus que son compagnon. Quand il les vit engagés de toutes parts, il permit qu'on se peût attaquer à leurs Fiefs, & ainsi osta le Privilege de *Mayorazgo*, qui estoit le plus beau qu'eust la Noblesse d'Espagne. De plus, pour empescher qu'ils n'eussent des places fortes, & des maisons où ils pussent se retirer quand ils voudroient broüiller, il fit un Edit, par lequel il estoit défendu aux Seigneurs & Gentilshommes de refaire & rebastir leurs Chasteaux aux endroit, où ils tomberoient, & ceux qui ont fait le chemin de Valence à *Madrid*, affurent qu'on y voit beaucoup de vieux Chasteaux bien situez pour commander au pays, qui tombent en ruine sans qu'on les releve. Ainsi en comblant les Nobles d'honneur, il leur osta le credit, & les obligea à plus de frais, & en leur épargnant ceux d'entretenir leurs Fortereses, il leur enleva la crainte, & le respect que leur portoient leurs Vassaux; depuis ils n'ont fait qu'aller en diminuant, & aujourd'huy on leur entend encore dire, que ce Prince ne se contenta pas de rogner les aisles à leurs predecesseurs, mais qu'il les coupa tout à fait, & les reduisit dans l'impuis-

La Noblesse se privée du droit de Mayorazgo.

Coup de politique raffinée de ce Roy, pour achever d'abatre la puissance des Gentils hommes.

san-

*Em-
plois
éloi-
nez &
mani-
mens de
finan-
ces re-
cher-
chez.
par
les gens
de qua-
lité.*

*Riches-
ses
craïn-
tives.*

sance où ils sont à present, & qui est un pe-
ché originel, qui les talonne de si près, que
s'ils n'ont quelque resourcé, il les accable.
La plus assurée est d'estre employé à quelque
Gouvernement éloigné de la Cour, où les
deniers publics leur passent par les mains. A-
lors ils ne s'oublent point, & taschent de se
garnir si bien la bourse, qu'ils en ayent pour
s'accommoder eux & leur posterité. On con-
te qu'outre ceux qui cherchent d'améliorer
leur fortune en Italie ou en Flandres par
quelque Charge proportionnée à leur nais-
sance il en va plus d'une cinquantaine aux
Indes, qui y font si bien valoir leurs char-
ges, qu'ils en retournent riches. Je ne
parle pas des Vice-Royz qui s'y changent
de trois en trois ans, & qui y amassent des
millions; on sçait que dessous eux, il y a une
grande quantité d'Officiers, qui y font bien
leurs affaires. Mais aussi personne n'ignore
dans *Madrid*, qu'ils cachent au Soleil mes-
me, qui les a fait naistre, les thresors
qu'ils en ont apporté, ils craignent que s'ils
en faisoient monstre, on leur demanderoit
compte de leur administration; ou que par
maniere de prest à ne jamais rendre, on les
obligeroit à en fournir au Roy une bonne
partie; par là, ils n'osent faire valoir leur
argent, ny l'employer à l'achapt de quelque
bonne terre, & aiment mieux le manger en
capital, que de s'exposer à la risqué de ne s'en
pas trouver tout à fait les Maistres. Aussi l'on
voit

voit qu'à petit feu, ils confument ce qu'ils ont amassé avec grand ardeur, & que souvent leur maison ne jouyt que d'un bonheur, qui ne s'étend pas jusques à la seconde generation.

Ceux-là sans doute qui sont dans les Finances & dans les Conseils du Roy, ont un plus assuré moyen de s'enrichir, comme ils se trouvent assis au timon des affaires; Ils font les leurs sans caindre qu'on les choque, & comme c'est à eux de faire rendre compte à autrui, ne voyant personne qui le leur puisse faire rendre, ils employent avec éclat le bien qu'ils ont acquis. Ainsi on les voit bastir des Palais d'une dépense extraordinaire, en un pays où le bois, la pierre & la chaux sont hors de prix. C'est donc parmy ces Messieurs, que se trouve une abondance qui ose se montrer en public, autre part elle est cachée & si honteuse, qu'elle fait souvent la necessiteuse, de peur qu'on ne la reduise à l'estre. Et sur ce sujet il y a des Flamans habituez à Madrid, qui nous ont raconté qu'on les taxa, il y a quelques années, à cause qu'on les croyoit aisez & riches. La façon avec laquelle on y proceda estoit un peu rude; on appelloit un riche Banquier, ou autre devant un Commissaire du Conseil, quand il y estoit, on luy disoit qu'il y avoit un Edit du Roy, par lequel il étoit obligé de mettre dās ses coffres deux ou trois mil écus; s'il s'en deffendoit sur son impuissāce, ou sur ce que le Roy luy devoit autre

*Thre-
sors
hardis.*

*Taxe
d'ai-
sez, le-
véa-
vec ri-
gueur.*

part,

part, on ne l'écoutoit point, & on le renvo-
yoit en luy notifiant, que s'il ne payoit dans
trois jours, il devoit fortir à six lieuës de
Madrid, accompagné de gens de Justice qui
luy feroient des frais; & quelques jours a-
pres s'il ne payoit, il devoit s'éloigner de
vingt lieuës de la Cour. Ceux qui payerent
se redimerent de cette vexation & de toute
cette dépense; ceux qui s'opiniâtrèrent con-
tre une taxe qui leur sembloit si injuste, souf-
frirent l'un & l'aure, & furent de plus
obligez à mettre leur cotte toute entiere dans
la recepte generale, pour rentrer en leurs
maisons.

Les gens de robe & de plume, sont les plus accommodez. Les gens de robe & de plume sont icy les plus pecunieux; & on ne parle que de Con-
seillers, de Senateurs, & de Secretaires, qui sont entrez dans les affaires extrême-
ment pauvres, & qui en peu de temps s'y font fait riches & opulents. Ceux qu'on
croit avoir le plus de moyens sont ceux qui manient les affaires des Indes; aussi le Com-
te de *Peñeranda*, qui a si bien servy aux ne-
gotiations de Munster & du Pays bas, & qui est du secret du Favory, au lieu de choisir la
Presidence du Conseil de Flandres, à la-
quelle sans doute il estoit plus propre qu'à aucune autre, a mieux aimé à son retour, avoir celle du Conseil des Indes: Chacun
sçait le profit qu'il y a à faire sur les charges qu'on y donne, & sur les marchandises qui en viennent, & qu'on y envoie. On dit
qu'il

qu'il n'y a point en toutes les Indes de marchandises d'un debit plus prompt ny plus lucratif que le vin ; aussi ne permet on pas qu'on y en porte d'autre, que de celuy d'Espagne, & on l'y vend si bien, que celuy qui couste un écu dans l'Andaloufie, ou aux autres endroits où on le charge, y en vaut six ou sept. Pour y entretenir cette cherté, & empêcher qu'on ne vienne à en perdre le profit, il est deffendu sur peine de la vie, d'y planter des vignes, bien qu'on assure que le terroir y est aussi propre qu'en aucun endroit d'Espagne. Le trafic en general n'y va plus si bien que par le passé, comme je l'ay marqué cy-dessus, & outre beaucoup de raisons qu'on en dit en ce pays là, on en trouve une en celuy-cy, qui pour un peu de bien que le Roy & ses Ministres en ont receu, a osté le courage à tous les trafiquans, & leur a fait chercher des remedes à l'oppression qu'ils craignoient, ce qui prive le Roy d'un grand revenu. Voicy le grief des Marchands; tout ce qui s'embarquoit aux Indes s'y devoit enregistrer, & payer le dixiesme denier, & s'il ne l'estoit pas on le confisquoit aussi tost. Par là on sçavoit jusques à un fol de combien la Flotte estoit riche, ce qu'elle apportoit pour le Roy, & ce qui estoit pour les particuliers. Il y a quelques années que sa Majesté Catholique ayant faute d'argent, fit mettre la main sur celuy qui estoit aux Marchands. On le prit bien

*Cherté
du vin
aux
Indes.*

*Pour-
quoy il
est deffendu
d'y planter
des
vignes.*

*Depe-
risse-
ment
du com-
merce
des In-
des.*

*Raisons
de ce
deperis-
sement.*

par

*Moyès
dont les
Mar-
chands
se ser-
vent
pour
frustrer
le Roy
de ses
droits
sur l'or
& l'ar-
gēt des
Indes.*

par forme de prest, mais outre que les affaires des Marchands ne souffrent pas le plus souvent ces emprunts forcez, on ne leur a point rendu. Tellement qu'afin qu'on ne leur jouë plus de pareils traits, ils aiment mieux s'exposer à perdre tout, qu'à se le voir saisir, lors qu'ils ont fait leur compte de l'avoir au débarqué. Ainsi il y en a beaucoup qui ne font point enregistrer ny l'or ny l'argent qui leur vient, & frustrer le Roy du revenu qui luy est deu, aimant mieux s'entendre avec les Capitaines, bien qu'il leur en couste davantage, que de courir risque de ne rien recevoir que de belles paroles. Avant que la Flotte arrive à Cadis, des Vaisseaux Hollandois ou Anglois l'attendent au port de cette Ville, ou à S. Lucar, & dès qu'ils en ont des nouvelles, ou qu'elle paroist, ils luy vont à la rancontre, & de bord à bord prennent des Capitaines affidez, ce qui est pour le compte de ceux qui les y envoient, & le portent ou en Angleterre, ou en Hollande, ou autre part, sans qu'il entre dans les Ports d'Espagne. Les Marchands mesme de Seville & autres Villes du Royaume, envoient sur ces Vaisseaux tout leur argent comptant en ces pays-là, où ils peuvent en disposer librement & sans crainte qu'on mette la main dessus. On a avis que cette année la Flotte vient plus riche qu'à l'ordinaire, mais que le Vaisseau dont la charge estoit la plus considerable est échoué, on doute encore si l'on aura tout sauvé.

vé. Mais ceux qui veulent qu'il n'y ait rien de perdu, ajoutent, qu'on y a trouvé beaucoup plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit d'enregistré. Si cela est le Roy en profitera par le droit de confiscation.

*De la politique & de l'humeur Espagnole. Du sequestre des biens des Genoïs, fait par les Espagnols en l'année 1654. Maniere dont ce differend fut accommodé. Les Espagnols ne se fient qu'aux naturels de leurs pays. Nombre prodigieux de François dans Madrid. Nécessité d'estre vestu de noir pour parler au Roy. De l'habillemet Espagnol. Particularitez de la taille & de l'ajustement des personnes. Raison pour la quelle les Espagnols se bouton-
nent à rebours.*

CHAPITRE XII.

A Confiderer en gros le Gouvernement de ces Estats, il semble qu'il marche d'un pas si égal qu'on n'y sçauroit rien remarquer qui se demente de cette hardie Politique, qui n'est jamais embarrassée, & qui passe sur les plus piquantes épines avec autant de resolution, que si elle ne cheminoit que sur des roses. Mais à le considérer par le menu, on trouve que les Espagnols qui donnent par tout beaucoup à l'exterieur & à l'apparence payent autant de mine & de contenance, en ce qui est de leurs affaires publiques,

De la politique & de l'humeur Espagnole.

qu'en tout le reste de leurs actions. Dans les ruës, à la promenade, à la Comedie, & par tout où ils sont éclairez de plusieurs personnes, ils sont extrêmement graves, posez, & tout à fait retenus. En particulier quand on est familier avec eux, ils agissent d'un air si different du premier, qu'on ne croit pas que ce fussent les mesmes hommes. On les trouve aussi évaporez, aussi badins, & aussi gaillards que ceux des autres Nations. La politique de chaque Estat est presque de mesme genie, & de la mesme trempe que les peuples qui le composent. A regarder celle d'Espagne d'un œil desinteressé, on y trouvera ce rapport. Elle paroist d'abord ferme, constante, hardie, & entierement confite dans la raison & dans le jugement; mais quand on l'envisage de près, & qu'on l'examine piece à piece, on la trouve sujette à des foiblesses dont on ne l'auroit jamais creuë capable. Elle est quelque fois si chancellante, qu'elle trébuche au plus beau chemin, quelquefois elle est si opiniastre, & si fort sur sa reputation & sur son interest, qu'elle perd tout par ses vetilles; & elle est tousiours si lente, que de mille traits de souplesse qu'elle veut joier, il ne luy en reüssit pas un par ses longueurs. De cette verité qu'on m'a fait toucher au doigt, je n'en apporteray pas des exemples tirés du temps passé; comme des revolutions de Flandres sous Philippe II. & de ce qui arriva en France du temps de la Ligue sous le mesme Roy.

Roy. Il y en a de plus frais & de ce Regne, au soulèvement des Catalans, & à la separation du Portugal, qui furent tous deux des maux preveus; mais auxquels on n'appliqua point le remede necessaire, tant par opiniâtreté, que par irresolution & longueur. Je ne veux parler que de ce dont on s'entretient à present à *Madrid*, les opinions y sont fort partagées sur le sequestre des biens des Genoïis, & les uns assurent qu'il a esté tres juste & fait tres à propos, les autres ne sont pas de ce sentiment. Mais tous sont dans celuy-là, que le Ministre l'ayant commencé avec tant de vigueur, il devoit la poursuivre de mesme, & puis que c'estoit une affaire de reputation & d'interest, il ne falloit pas qu'un si grand Monarque hesitast à la pousser à bout, ou bien que si on desiroit si tost faire l'accommodement, voyant le dommage que cette mesintelligence apporteroit aux affaires il ne falloit pas l'avoir tant traîné, puis que cependant elles perissoient tant faute ces remises des Genoïis, que par ce qu'en tenant l'affaire en suspens, on ne pouvoit y suppléer en se servant des deniers qu'on leur avoit faisi. Ceux qui ont negocié de la part de la Republique, ont tasché de faire comprendre en cette Cour, que le siege d'Arras échoïa l'année passée, parce que les Marchands revoquerent les lettres de change qu'ils avoient données pour Anvers. Les Ministres ne le veulent point avouer, bien qu'on s'apperçoi-

*Du se-
questra
des biens
des
Genoïis.*

ve qu'ils commencent à le reconnoistre. Cependant par leurs pointilles, on a esté presque un an à l'ajuster, bien qu'ils le souhaitassent autant que les Genoïs. Et bien que toute cette longueur n'ait esté que pour y sauver leur reputation, peut-estre n'en fera-t'elle pas plus à couvert; tout le passé est annullé par l'accord, & on donne main-levée de la faisie, & la dispute touchant Final, qui l'avoit causée, doit estre decidée par des Arbitres.

On a esté long-temps d'accord de ce principal, un accessoire de point d'honneur en a arresté l'execution, qui estoit que la Republique ne vouloit point rendre les prisonniers qu'elle avoit faits devant Final, si le Roy ne les luy demandoit, & le Roy vouloit qu'on les rendist avant qu'on executast rien. Comme on estoit sur le point de tout rompre, par l'entremise du Marquis *Serra*, frere de celuy qui commande en Catalogne, on s'est advisé d'un milieu, qui est que l'Ambassadeur verroit le Comte *d'Ognate*, & luy diroit, s'il ne croyoit pas que la Republique obligerait sa Majesté en luy rendant les dits prisonniers, & que l'autre respondroit ouïy, & qu'ainsi tout seroit pacifié. Mais on ajouste que ce Comte, qui est fier & adroit & qui a esté le premier moteur de cette mesintelligence à son retour de Naples, l'ava assez bien la teste à l'Ambassadeur. En tout ce procedé, il me semble qu'on voit dans les Ministres d'Espagne, une grande chaleur
à se

à se ressentir de l'affront que la Republique leur avoit fait , mais elle ne continua pas , & l'on en ternit la gloire , par une longueur qui n'a de rien profité , puis qu'enfin on s'est accommodé à des conditions qu'on pouvoit d'abord accorder.

La bonne correspondance qui est depuis beaucoup d'années entre les François & les Genoïs , fit que les premiers offrirent à ceux-cy leur assistance , pour tirer raison de la violence des Espagnols. La Republique se sentit tellement obligée au Roy tres-Chrestien , qu'elle envoya vers luy *Lazaro Spinola*, noble Citoyen, en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, pour témoigner à sa Majesté la reconnaissance qu'elle avoit de ses offres , & de sa protection , dont il avoit bien voulu l'assurer en cette occasion. Il semble que ce différent n'ait servy qu'à dégoûter les Genoïs de la communication des Espagnols , pour les faire rapprocher de ceux qu'ils ont regardé autrefois comme les plus fiers ennemis de leur liberté. Si on excepte dans Genes quelques personnes que l'interest & le sang ne peuvent détacher du party d'Espagne , tous les autres sont dans une disposition fort contraire à celle où estoient leurs peres sous le regne de François I. & l'on peut dire que les Genoïs n'ont pour les Espagnols qu'autant d'amitié qu'un creancier en a pour son debiteur, des mains duquel il voudroit bien avoir retiré son fait, & que s'il estoient remboursez de ce qui leur est deub,

Les
Genoïs
sont
crean-
ciers
des Es-
pagnols
pour
des so-
mes co-
sidera-
bles.

les Espagnols ne leur feroient de rien ; mais les Genoïis ont beau faire , leur patience n'inspirera point à leurs debiteurs le defir de les fatisfaire , ils feront assez s'ils tirent leurs arrerages , car pour le principal ils ne le doivent plus compter parmy leurs debtes actives , les Espagnols ne font pas fâchez d'avoir la reputation d'estre infolvables , soit afin qu'on ne leur demande pas le payement , ou que la necessité de leurs affaires les oblige d'en user de la sorte.

Cependant c'est un advertissement aux Genoïis , de se retirer s'ils peuvent peu à peu de dessous la patte des Espagnols.

Il n'y a point d'Est ranger qui ne la doive craindre , pour bons que soient les services qu'il leur a rendu. Car ils ne considerent que leurs interests & eux-mesmes , tellement que les Flamans & les Italiens qui sont sujets du Roy , n'y reçoivent point autre traitement que s'ils estoient nays sous un autre Prince. S'ils veulent se pousser aux Charges , & faire leur fortune à la Cour , ou aux Armées , on leur dit qu'ils ne sont pas Espagnols naturels , ainsi les peuples qui sont sous ce Gouvernement n'ont guere le moyen de s'avancer , car en leur pays on donne toutes les principales charges à des Espagnols , tant pour y maintenir la majesté de la Nation ; que par ce qu'on ne se fie pas à eux , & on les declare presque inhabiles à toutes fortes d'emplois ; parce qu'ils ne sont pas nays en Espagne.

Les Espagnols ne se fient qu'aux naturels de leurs pays.

gne. Ce n'est pas qu'elle ne soit pleine d'Étrangers qui y viennent pour y travailler dans les villes aux mestiers, & aux champs à la terre. Mais ce ne sont qu'artisans & mercenaires qui y sont attirés par le profit & qui ne se meslent que de leur petit trafic. On compte dans Madrid plus de quarante mille François, qui sous un habit Espagnol, & en se disant Bourguignons, Wallons, & Lorrains, y font fleurir le Commerce & la Manufacture. Ils ont besoin de cacher leur naissance, car si elle est connue ils sont obligés de payer par jour à la Ville un ou deux quarts par teste, qui sont environ un sol de nostre monnoye, & quand il arrive quelque adversité à l'État, s'ils ne se tiennent clos & couverts, ils sont sujets à mille insultes, & mesme à estre batus. Ceux qui connoissent bien le nombre d'étrangers qu'il y a en cette Ville, assurent que quand ils voudront entreprendre, il pourront s'en rendre maîtres; & en chasser les Espagnols.

Ceux qui y viennent pour quelques affaires, ou pour y estre long-temps, s'habillent aussi tost à la mode du pays. Nous avons toujours paru dans nos habits de voyage; mais si nous y eussions esté *para pretensiones*, comme ils parlent, il nous eust fallu charger la Gonille & tout le harnois Castillan, autrement on n'est pas bien veu à la Cour. Pour parler au Roy, c'est une nécessité d'estre habillé de noir; jusques là qu'à un Envoyé

*Nom-
bre pro-
digieux
de Fran-
çois à
Ma-
drid.*

*Neces-
sité d'es-
tre ve-
stu de
noir
pour
parler
au Roy.*

Necessité d'estre vestu de noir pour parler au Roy. yé du Prince de Condé, on donna temps de s'habiller de cette couleur, avant qu'on l'introduisist devant sa Majesté, luy ayant fait sçavoir qu'il n'en pourroit autrement avoir Audiance. Les femmes mesme, pour abandonnées qu'elles soyent, desirant de le paroistre moins, sollicitent aussi tost l'Estranger de quitter l'habit extraordinaire & de son pays, de peur qu'on ny prenne trop garde, quand il les visite. L'habit Espagnol est une roupille à grandes basques qui joint tres-bien au corps depuis le col jusques sur les hanches. Une ceinture de maroquin qui les serre sur l'estomac, ou un peu plus bas que le nombril. Leurs chausses sont fort étroites, & jusques là que pour les tirer & les mettre, ils ont des boutons aux costez d'en bas, par où ils s'y enferrent le matin & s'en deffont le soir. Leurs souliers sont de la forme du pied, & pour les mignons, ils sont étroits de semelle & d'ampeigne, un petit pied & un gros grande-jambe, sont si fort estimés que les Galans se lient le pied avec des rubans pour le faire paroistre petit, & en souffrent beaucoup de martyre, à mesme temps que par quelque faux garde-jambe, ils affectent de paroistre tout à fait à la mode. Les bas de foye dont ils se servent, sont à mailles lâches, & qui ressemblent à du rézeau; ils les portent fort tendus dessus un bas blanc, qui paroist au travers. Il ne se servent plus de chapeaux à large bords, ils en ont d'assez petits qu'ils doublent de taffe-

tas noir , c'est un grand ornement & d'une magnificence extraordinaire que d'y porter pour cordon quantité de larges dantelles noires , qui coutent fans doute autant qu'un beau bouquet de plumes , puis qu'elles leur viennent de Flandre , ou de France. Ils ne font pas somptueux en linge , & on n'y voit guere de dentelles ; la plûpart du monde porte la Gonille , dont deux ou trois fervent un an. La raison pour laquelle ils commencent toujours à s'habiller par le haut , & à se boutonner par le bas n'est pas , parce qu'ils font tout à rebours des autres Nations , mais à cause de l'air qui est icy si penetrant, que si l'on ne prend bien garde de n'en estre point frappé à l'estomac le matin , on court risque d'en estre malade , c'est pour quoy ils couvrent bien cette partie , & on a veu des personnes qui pour l'avoir negligé , en ont souffert de grands accidents , & en sont devenus perclus de leurs membres aussi bien que pour avoir dormy la nuit à fenestres ouvertes : La bayette & la ratine noire est l'etoffe dont ils s'habillent l'Hyver, en Esté ils ont des habits de taffetas , mais ils gardent toujours le manteau & la roupille de Bayette.

Raison pour laquelle les Espagnols se bouton-
nent à rebours

De la feste du Cours du mois de May. Train
 des gens de qualité lors qu'ils s'y promettent.
 Pourquoi les cochers ne s'assient plus sur le
 devant du carrosse. Pourquoi tous les car-
 rosses sont attelés de mules. Le grand usage
 des mules dommageable à l'Espagne. Détail
 des galanteries de cette feste du Cours. Ma-
 niere dont les Courtisanes & leurs Amans y
 paroissent, & plusieurs particularitez curieu-
 ses de cette réjouissance publique. Coûtume
 surprenante pratiquée dans le Cours, de tirer
 les rideaux des carrosses & de se cacher quand
 le Roy passe.

CHAPITRE XIII.

Feste du Cours du mois de May.
LE premier de May, nous vîmes le
 Cours qui se fait hors de la porte de To-
 lede, c'est un des plus celebres, & on y
 voit quantité de carrosses de toutes sortes,
 les uns y sont tirez par quatre mules, & s'ils
 sont à des grands Seigneurs ou Ducs, les mu-
 les de devant sont attachées à de longues cor-
 des, & il y a un Postillon. Les autres en ont
 fix, & alors on juge que ce sont de grands &
 de puissans Seigneurs, bien qu'il ne soit per-
 mis d'user de cette magnificence que hors de
 la Ville, à cause que s'estant un jour intro-
 duite dans la Ville on representa au Roy qui
 trouvoit peu de monde au Cours, que la va-
 nité estoit telle que ceux qui n'avoient pas
 moyen

moyen d'y venir à six mules, s'en abste-
noient, pour n'y paroître avec moins de
train, que ceux auxquels ils vouloient s'é-
galer. Cela fit qu'on deffendit les carros-
ses à six mules. Aucun cocher ne s'affied
sur le devant du carrosse, mais sur un des
chevaux du timon, depuis que le Comte
Duc ayant dit un secret qui fut revelé par le
cocher, leur deffendit le siege. Tous les at-
telages sont presque de mules, depuis que
pour envoyer de la Cavalerie en Catalogne,
on prit ou l'on menaça de prendre les che-
vaux de carrosse. Cependant les haras de
bonne race se perdent de telle façon, que si
l'on n'y apporte remede, l'Espagne se trou-
vera sans chevaux, on employe la pluspart
des cavalles à porter des mulets, parce que
le profit en est plus grand, pour le prompt &
bon debit qu'on en trouve. En Portugal le
Roy a obvié à cet inconvenient, en deffen-
dant qu'on se servist des mules, & sur ce que
les Ecclesiastiques ne voulurent pas estre su-
jets à son Edict, à cause de leurs privileges,
il les en exempta, mais deffendit aux Maré-
chaux sur peine de la vie de ferrer aucune
mule, par où il les ramena aisément à l'ob-
servation de son commandement.

La galanterie de cette feste consiste prin-
cipalement en l'ajustement des femmes, qui
s'estudient d'y paroître avec éclat: aussi met-
tent elles leurs plus beaux habits, & n'ou-
blient ny leur vermillon, ny leur ceruse,
dont

*quoy
les co-
chers
ne s'af-
sient
plus sur
le de-
vant des
carros-
ses.*

*Pour-
quoy
sous le
carros-
ses sont
attelés
de mu-
les.*

*Le grãd
usage
des mu-
les, dô-
magea-
ble à
l'Espa-
gne.
Eccle-
siasti-
ques
mo-
quez.*

*Detail
des ga-
lante-
ries de
la feste
du
Cours.*

*Manie-
res
dont les
Courti-
sanes
& leurs
Amâs,
parois-
sent.* dont alors elles empruntent tous les traits. On les voit en diverses façons dans les carrosses de leurs amans, les unes ne s'y montrent qu'à demy, & y sont ou à moitié ou à rideaux tirez, ou s'y montrent à découvert, & font parade de leurs habits & de leurs beautez, celles qui ont des Galans qui ne peuvent ou ne veulent pas leur donner des carrosses, se tiennent sur les avenues du Cours & bordent les ruës ou les chemins qui y menent : on ne parle point à elles, aux autres on peut dire tout ce que l'on veut de doux, de hardy, & de libre, sans qu'elles s'en offensent. C'est icy une partie de leur liberté, ou libertinage de demander indifferement à ceux qu'il leur plaist, qu'ils leur payent des limons, des oublies, des pastilles de bouche, ou autres friandises que l'on porte par le Cours. Elles l'envoyent dire par celles qui les vendent. & c'est une incivilité de ne leur pas dire qu'elles leur en portent, & qu'on les payera, & apres il en couste souvent pour cinq sols de marchandise, plus d'un écu. On voit de plus en cette Feste quantité de beaux chevaux, qui font parade de leurs selles, & des rubans, dant ce jour là on leur a paré le dos & le crin, ceux qui les montent sont ou les Galans des Dames à qui ils ont presté leurs carrosses, ou personnes qui viennent à cheval jouir du Cours, n'ayant point de carrosse. Apres qu'on a fait divers tours, & qu'on a parcouru toutes les files

files des carrosses comme la nuit vient, on commence à s'arrester, & à manger dans les carrosses qui pour la plûpart portent de la provision. Ce n'est pas seulement en cette Feste qu'on le pratique, presque tous les jours, & sur tout les Dimanches, on ne voit que collations & goûtez, qu'ils nomment *Merendas*, au lieu où l'on se promene, tant les Espagnols se plaisent à festiner à la campagne, quand ce ne seroit que d'un oignon, d'une salade, d'un jambon, ou de quelques œufs durs, car ils font par tout tres mauvaise chere. On y voit aussi quelques femmes d'honneur qui y viennent avec leur maris, ou quelques Galantes qui y viennent avec leurs Galans, mais estant ainsi sous leurs yeux, elles s'y comportent si modestement, qu'à peine ozent elles regarder le monde, & rendre le salut. Le petit Bourgeois paroist épars par les champs d'alentour, ou sur le bord de la Riviere, ou en quelque recoin du pré ou du bled verd, il collationne de fort peu de chose, avec beaucoup de majesté & de joye, en compagnie de sa femme, & de sa famille, ou de quelque amie. On m'a assuré que hors ces maigres débauches champêtres, les Espagnols n'en font guere dans leurs maisons à se traiter les uns les autres. Et ceux qui se sont trouvez dans leurs festins ajoutent que dans un moment les plats qui sont sur la table dispaissent, chacun des invitez en saisissant

un, avec ce mot *con licencia*, pour l'envoyer à sa Maistresse, ce qui fait qu'on demeure souvent sans viande, & presque tousiours sans goûter les meilleures.

Au temps de cette Feste, le Roy est d'ordinaire à *Aranjuez*, & souvent il y vient en relais, & apres avoir fait un tour, il s'en retourne de meseme sans entrer dans la Ville, ce qui me sembla d'abord un maigre plaisir, puis qu'il y a sept bonnes lieuës de *Madrid* à *Aranjuez*: Mais ayant veu avec quelle vitesse il les fait, avec six mulets qu'on pousse toujours presque à pleine carriere, jusques à ce qu'à my-chemin on en rencontre six autres qui le menent à *Madrid*, je ne l'ay pu juger ny incommode ny ennuyant, puis qu'à faire ces sept lieuës il ne met guere plus de trois heures; mais je ne puis comprendre le plaisir qu'il trouve au Cours, si ce que l'on m'a dit est vray, que par respect, quand il passe, chacun tire ses rideaux, ce qui fait qu'il ne voit que les carrosses, au lieu qu'on n'a inventé cette sorte de promenade, que pour se montrer avec éclat, & pour s'entretenir en se divertissant par la veuë de tout ce beau monde roulant, & on ne peut nier que ce ne soit une coûtume qui détruit le plaisir qu'on voit s'augmenter autre part, au mesme temps que le Prince s'y trouvant, tout le monde arreste devant luy, & les femmes se demasquent.

Description de la Maison Royale d'Aranjuez, & des jardins, statues, fontaines & autres embellissemens de ce lieu. Asnes d'une grandeur excessive, & d'un prix considerable.

CHAPITRE XIV.

LE cinquième de May nous fûmes à *Aranjuez* pour y voir la Cour. Cét agreable sejour où le Roy passe toutes le années un mois de Printemps, est sans doute un agreable lieu, & les Espagnols qui n'en ont point veu de semblables, n'en parlent que comme des champs Elisées. Les Poëtes dans leurs Comedies en citent les jardins & les fleurs, comme d'un endroit où Flore regne, accompagnée de tous ses thresors. La situation en est tres-belle, & les avenues en sont fort agreables. Avant que d'en approcher, on passe le Tage sur un pont de bois, qui a une porte au bout pour le fermer quand la Cour n'y est pas; car alors on est obligé de passer dans une barque, & d'y payer les droits qui font partie des rentes d'*Aranjuez*. Au delà du pont on tourne à la main droite, & en un recoin que fait le Tage, on voit les hauts ormeaux & les magnifiques plantages qui entourent la maison du Roy. Ce qu'on rencontre d'abord est un parc clos de murailles de terre qu'on nomme *Tapia*, il semble assez vaste, & est

embelly par quelques allées. Avant que d'en approcher on a à droit & à gauche de la bruyere où l'on voit quantité de lapins. Les ayant passés à cet endroit, l'on entre à costé du Parc dans une grande allée, à laquelle de tous les costez en aboutissent de semblables, & on arrive à une porte qui est au bout d'un pont qu'on a fait sur un Canal, tiré depuis le Tâge jusques à cet endroit. Par là on a formé une Isle où est le jardin qui est fort net & bien entretenu, il a son entrée du costé du Palais, & dès qu'on a passé un pont qui y mene, on rencontre deux Statuës de bronze, dont l'une jette de l'eau par ses bras coupezz, & à un pas de là on est sur les bords du bassin de la fontaine de Diane, qui est au milieu sur une hauteur de pieces rapportées, de pierre, de bois, de mousse & de terre, où quantité de figures de toutes sortes d'animaux sont attachées, qui jettent agreablement de l'eau à mesme temps qu'elles la recoivent des tuyaux qui la leur conduisent du Tâge, car en tout ce jardin, je n'ay pas veu une fontaine d'eau vive. A l'entour du bassin on voit huit vaisseaux de Myrthe, si je ne me trompe, dont les branches sont si bien couchées, que la poupe, la prouë, & tout le corps en est tres bien formé. Ils portent chacun une figure ou petite statuë, qui jette de l'eau contre les bestes qui sont sur la hauteur du milieu. On trouve en suite la fontaine du *Ganimede* que l'on voit sur son aigle à haut d'une colom-

colonne, & à costé dans le bassin un Mars, un Hercule, & une autre Deité de pierre ou de bois blanchy & plastré. Un peu plus avant sur la gauche, en une allée qui coupe celle-cy, on voit la fontaine de *la Gelosia*, qu'on nomme ainsi, parce qu'il y a au haut un quarré où l'eau forme comme une de ses Jaloufies que l'on met au devant des fenestres. Sur la droite on en voit un autre qui a au haut un espece de molette dorée; & rentrant dans l'allée du milieu, on va à la fontaine de *las Harpias*, qui est la plus mignonne de toutes. Le bassin en est quarré, & aux quatre coins il y a des colonnes sur lesquelles sont les figures de ces animaux infames qui vomissent de l'eau contre la figure d'un homme, qui cherche une épine à la plante de son pied, & qui est assis sur la colonne du milieu. En avançant vers le bout du jardin, on rencontre dans la mesme allée la fontaine de *Dom Juan d' Austria*, qu'on nomme ainsi, par ce que la figure qui est au haut, & qui jette de l'eau par ses cheveux, a esté faite d'une pierre qu'on trouva dans un Vaisseau Turc apres la bataille de Leparthe. Elle a deux bassins, & au bas quatre petites statuës de Cupidons, avec divers emblêmes. Sans doute ce jardin est joly par soy-mesme, & par les enjolivemens qu'on y a faits, mais ils ne sont pas tous d'une égale force. Les allées sont presque toutes trop étroites, & on diroit qu'on a voulu épargner la terre pour les compartimens qui ne
 sont

font pas fort grands ny fort larges. Les berceaux qui les couvrent sont bas & faits de méchantes perches ou lates, au lieu qu'ils devroient estre d'une bonne charpente, qu'on n'épargneroit pas mesme dans le jardin d'un riche particulier. Tout autour de l'Isle le long de la Riviere & du Canal, est une assez grande allée, bien balliée & entretenuë, couverte de hauts Ormeaux. C'est la plus belle promenade qu'on y voye, & celle où leurs Majestéz se plaisent le plus. Il y a quelques cabinets de charpente, & entre autres, un, qui regarde sur le grand chemin de Madrid, où la Reyne fut le jour de la feste des Taureaux pour les voir passer lors que le Roy & sa Cour les amenoient du troupeau, dont on les avoit separez. Le jour de cette réjouissance est fort secret, & le Roy ne le dit point que la nuit d'auparavant qu'il mande les *Herradores*, ou Collecteurs, & Marqueurs de Taureaux, & qu'il fait avertir les Bergers de s'approcher avec leurs troupeaux. Nous le sceûmes étant dans la grande allée, dont je parleray dans ce Chap. Nous y rencontrâmes la Reyne qui alloit à la promenade, & comme nous eûmes passé son carrossé, & celuy de quelques unes de ses Dames, ou Filles d'honneur, un homme à cheval, qu'on dit estre l'Inspecteur ou Gouverneur de ce Sexe, nous rappella, disans, qu'il y avoit une Dame, qui ayant sa cousine mariée aux Pays bas, nous en vouloit demander des nouvelles,

Nous

Nous y retournâmes, & apres quelques mots d'entretien, elle dit, que peut-estre le lendemain se feroit la feste, n'osant le dire ouvertement; mais en ayant esté asseuré sur le soir, nous jugeâmes, que son peut-estre n'avoit esté que pour ne pas publier ce qu'on tenoit secret, de peur que de Madrid, & des lieux d'alentour le monde n'y accourust. Ce Garde-Dames, troubla tout ce petit entretien, nous venant dire de nous retirer du costé du carosse de ces Dames & que nous leur avions assez parlé. Ainsi nous en retournâmes sur nos pas, surpris de son incivilité & de l'impertinence du Bouffon de la Reyne, qui avec un tuyau de fer blanc, s'en vint à un de nous pour luy parler de près, faisant semblant d'estre dur d'oreille. Cette grande allée est au delà du Village, ou du petit Hameau d'*Aranjuez*, qui est si chetif, qu'à peine on y trouve á loger; aussi le soir de nostre arrivée il nous fallut aller plus avant, & bien qu'il fist clair de Lune, & que nous eussions des guides, nous nous égarâmes au sortir d'*Aranjuez*. A peine trouvâmes nous au lieu ou nous fûmes une écurie pour nos chevaux, & le couvert pour nous, & nous fûmes trop heureux d'y dormir sur des bancs & sur des chaises. Ce n'est pas que cette Cour soit fort grosse, car la plûpart des Officiers logent en la maison du Roy, bien que chetive, mais pour peu d'extrordinaire qu'il y arrive, on n'y trouve plus de logis. Il n'y a qu'une

qu'une Hofellerie ou *Posada*, pour me fervir de leurs termes, elle estoit occupée par les gens de l'Ambassadeur de l'Emperer, & nous n'y pûmes avoir place que le lendemain. Ce fut ce jour là que nous voulûmes achever de voir *Aranjuez*, & apres avoir esté à l'endroit où l'on nourrit les Chameaux, où nous ne rencontrâmes qu'une femelle avec un petit les autres estant à la campagne a paistre, ou à charroyer du bois, nous nous en retournâmes par diverses belles allées, nostre guide nous racontant que lors que ces femelles avoient porté, elles estoient deux ans sans faire des petits. Il ajouta que souvent on faisoit combattre des Chameaux contre des chiens, & que c'estoit un agreable divertissement, de voir comment cette beste si mal faite, se défendoit adroitement des mâtins qui l'attaquoient, & que quelquefois sa furie forçoit les barrieres, & se déchargeoit sur les spectateurs. Quand nous fûmes revenus auprès de nostre logis, il nous parla de nous faire voir un beau jet d'eau, & nous le figura si beau & si rare, que nous le suivîmes pour le voir : mais y estant, nous reconnûmes sa bebstise & sa simplicité, puisque ce n'estoit qu'une scie qui travailloit à faire des aix, poussée par des eaux qui faisoient rouler diverses rouës. Ce qui nous confirma dans la pensée, que ce qui est commun parmy nous, passe icy pour une merveille, L'apresdinée nous fûmes voir cette grande & magnifique allée,

lée, qui est au bout du Village, du costé par où l'on va à *Alcala de Henares*. On y voyoit de tres beaux Ormeaux à deux rangs de chaque costé, & afin qu'ils deviennent toujours plus hauts & qu'ils soient mieux nourris, on fait couler quand on veut de l'eau entre ces rangs, qui les humecte. Elle est fort large & fort longue, & en deux ou trois endroits on trouve de grands ronds, où les carrosses peuvent tourner, de mesme qu'au Cours de Paris. Elle aboutit à un pont qui est sur le Tage, qui est fermé par une porte: Tellement que le Roy estant à *Aranjuez* sans Gardes, ou avec seulement dix ou douze Hallebardiers, y est comme en un lieu retranché par ces ponts qu'il faut necessairement passer avant que d'y arriver. A main droite est une autre allée, qui mene à une grange, où l'on entretient trois asnes pour couvrir des cavalles, & avoir de bonnes mules. De ma vie je n'en ay veu de si grands; le plus jeune estoit d'une hauteur qui égaloit les plus grandes mules, & les deux autres n'estoient guere moins hauts. Le premier a cousté vingt deux mille reaux de Billon, qui font plus de 6000 livres, & l'autre 15000. reaux, qui vont à quatre mil cinq cens livres. Ils n'ont vacance que deux jours de l'année, à sçavoir la Feste Dieu & le jour de l'Ascension que nous y fûmes, autrement, *Cada Dia salta dos vezes el macho sobre la hembra*, comme on nous le dit. On voit par là

Asnes d'une grandeur excessive, & d'un prix considerable.

là, qu'occupant toutes leurs cavalles à leur donner de beaux mulets, ils perdront peu à peu leurs Haras. Et comme l'on ne voit que mules dans *Madrid*, il y auroit de la peine d'y monter de la Cavalerie dans un besoin. On a parlé de les deffendre, mais on y a trouvé de la difficulté, je ne sçay pas si ç'a esté celle que les Ecclesiastiques y ont apportée, mais je sçay bien qu'on s'en pouvoit vanger comme ce Roy, qui disant qu'il ne vouloit point violer leurs privileges de se servir de mulets, defendit aux Maréchaux d'en ferrer aucuns à peine de la vie, par où il les obligea de s'en deffaire sans bruit & sans murmure.

Maniere dont la Reyne est servie à table par ses Dames, & par ses Meniñes. Qui sont ces Meniñes. Les femmes fardées avec excess, Particularitez de la Cour & suite de la Reyne, & de l'ajustement des Dames. Sa Majesté sort avec peu d'éclat. Petit nombre des Archers, Gardes & Hallebardiers du Roy. Ceremonie de la Herradura ou marque des Taureaux.

C H A P I T R E X V

Bien que nous n'ayons jamais donné dans la foiblesse de ces Voyageurs, qui ne connoissent les Cours des Princes des pays où ils sont, que par le soin qu'ils ont eu de les voir manger, & de les voir monter à cheval,

cheval, le peu de temps que nous avions à estre en Espagne, & le peu d'entrée que nous avions à la Cour, ou parce qu'elle est trop réservée, ou par ce que nous n'avions personne qui nous y introduisist, nous fit résoudre de nous servir de ce moyen qui ne contente que les yeux, & satisfait fort peu l'entendement. Le jour d'Ascension par l'entremise du sieur Benjamin Ruht, Anglois, on nous permit d'estre en un coin de la chambre où disnoit la Reyne. C'est une Princeſſe de moyenne taille, & plûtoſt petite qu'avantageuſe. Elle a le viſage plat, mais peu grand, vis à vis est une Dame, qui met devant elle tous les plats qu'on apporte, qui est comme ſon Ecuyer tranchant. Aux costez elle en a deux autres : celle de la droite fait l'eſſay de la boiſſon, & luy donne à genoux la coupe, celle de la main gauche luy tient la ſous-coupe & la ſerviette. Elle boit fort peu, mais mange aſſez bien. On luy fert quantité de plats, mais peu de bons, à ce qu'on en peut juger, elle a un Bouffon qui parle preſque touſiours, & qui taſche de la faire rire & de la divertir par ſon caquet. Quatre ou cinq jeunes garçons qui ſont des meilleures maiſons d'Espagne, portent les plats qu'ils vont prendre dans la chambre voiſine. On les nomme *Meniñes*, & on ne veut pas que ce ſoit des Pages, diſant qu'il n'y a que le Roy qui en ait. Ceux-cy ſont plus eſtimez que les Pages, & ſont habillez à la

Maniere dont la Reyne est ſervie à table par ſes Dames & par ſes Meniñes.

Qui ſont ces Meniñes.

cam-

campagne de diverses étoffes, & bien qu'ils le fussent tous de gris, ils y avoit de la différence en la couleur. Nous fûmes surpris de voir que la Majesté d'Espagne, qui marche si gravement s'oublie en ces endroits, car en presence de la Reyne ces *Meniñes* ne se comportoient point avec respect; on les entendoit jaser, & ils se partagerent avec le Bouffon un plat de pommes, mesme à la porte il en eust qui se pinçant l'un l'autre y firent du bruit, sans que personne y prist garde pour les en chastier. On ne voit point manger l'infante, & le lendemain sur ce que nous avions témoigné de la couriosité pour la voir on fit courir le bruit que le Duc de Savoye estoit *incognito* à Aranjuez. Il y eust un honneste homme Espagnol qui apres la feste des taureaux me mena à un parterre, ou je la vis lors qu'elle devoit monter en carrosse. C'est une Princesse de petite taille, elle a la mine fort spirituelle, & l'œil vif, le visage un peu plus long que rond. C'est dommage qu'elle se farde à la mode du pays, car sans doute si elle ne mettoit pas tant de vermillon, elle paroistroit plus belle, mais on en met tant en cette cour, qu'elle & la Reine sont encore celles qui en sont le moins enflammées, toutes les autres se rendent les joües de couleur d'escarlate, mais d'une façon si grossiere qu'on diroit, qu'elles ont plus travaillé à se deguïser qu'à s'embellir, Aussi sont elles si laides, que
 tout

tout le fard du monde mis le plus adroitement ne ſçauroit y remedier. Elles montent les Premieres en carroſſe, & apres qu'elles ont remply trois ou quatre carroſſes, les *Dueñas* qui ſont les vieilles femmes habillées de blanc, & preſque voilées, ſe mettent dans le dernier. La Reyne & l'Infante montent apres dans un carroſſe à fix chevaux, avec une vieille à la portiere. Les grands Vertugadins rempliſſent tout le coſté du carroſſe où elles ſe mettent. Leurs mouſtaches faites en aiſlerons longs & larges, ſemblent à des panneaux de quelque baſt. Jen'en ay point veu porter à la Reyne, qui n'avoit que ſes cheveux, retrouſſez un peu vers l'oreille. Leurs collets ou cravattes ſont de grandes pointes, qui ſans doute couſtent beaucoup, bien qu'elles ne paroiſſent pas belles. La mode en eſt preſque de meſme qu'en France, l'ayant priſe de la Princeſſe de Carignan quand elle eſtoit à *Madrid*, dont elles les nomment *Valonas à la Garignana*. Elles ont preſque toutes des miroirs, des monſtres, ou des petits portraits à leur ceinture. Je n'y vis point d'autre Galand, que le Marquis d'*Aytona*, qui alloit à pied au coſté d'un carroſſe, en contant à une qui eſtoit à la portier. On m'a dit pourtant qu'on les cajole librement dans la chambre de la Reyne, & que quand on ne les y peut voir, on leur fait l'amour par les fenestres, où elles paroif-

Perticularitez de la Cour & ſuite de la Reyne & de l'ajustement des Dames.

sent & s'entretiennent avec leurs Amans par des signes inventez pour ce beau commerce. Quand elles se marient, la Reyne augmente leur dot de 50000 écus, mais qui sont assez mal payez. Outre cette suite de femmes, & de quelque Escuyer, la Reyne n'en a point d'autre quand elle sort, que celle de son Bouffon, & de quelques bas Officiers & Valets-de-pied. Elle n'a point de Gardes, & je fus surpris de voir le peu d'éclat avec lequel elle sort en public. Le Roy mesme n'en a icy que dix ou douze qui sont au devant du degré, & outre ce que j'en ay marqué, j'appris que les Archers qui sont Bourguignons & Flamans, & dont est Capitaine le Duc d'Ar-
La Reyne sort avec peu d'éclat. *Petit nombre des Archers.* *Gardes & Halbar- diers du Roy.* *Cere- monie de la Herradura ou mar- que des Tan- ceaux.* *shot* estoient les premiers en rang. Quand le Roy est à *Madrid*, il en monte tous les jours dix en garde, qui sont obligez de paroistre avec le Manteau de livrée qu'ils quittent hors delà. Leur arme est une espece d'épieu, qu'on nomme icy *Cuchilla*, ils sont en tout cent cinquante. Ils montent chaque jour des Hallebardiers Espagnols & Allemans, seize hommes par Nation. C'est la garde introduite en Espagne par la maison d'Autriche. On dit qu'il y a de plus deux vieilles Compagnies Espagnoles, qui estoient de la Garde des Rois de Castille, qui ne sont guere bien payées ny entretenues, non plus que les autres. Le lendemain de l'Ascension on vit au matin arriver *Don Luis de Haro*, que le Roy avoit mandé pour la Feste de la *Herradura*
des

des Taureaux. Un peu apres qu'il fut arrivé, sa Majesté fut à la pointe de l'Isle du jardin monter à cheval, & apres avoir commandé qu'on fist retirer tout le monde derriere les barrieres, s'en alla avec toute sa Cour au bout d'une grande allée, chasser dans une place claufe les Taureaux qui estoient à la campagne. Pour les y faire entrer, il y a du monde à cheval devant les dits Taureaux, qui les agacent avec de grands bastons, afin qu'ils les suivent, & ainsi courant devant eux, ils les attirent dans l'enclos, pendant que par derriere il y a des gens qui par des cris & des coups les y font entrer tous en troupe. Le Roy vient apres avec tout son monde, & le badinage se finit, quand ils sont dans l'allée qui va à la place du Palais. Leurs Majestez furent oüyr la Messe, apres quoy le Gouverneur d'*Aranjuez* le meilleur *Torreador*, c'est à dire combatteur de Taureaux de toute l'Espagne vint donner la seconde chasse à ces bestes, pour les faire entrer dans le réduit d'ais, qu'on avoit fait auprès de la place, où l'on devoit les marquer d'un fer chaud. On les y laissa jusques à trois heures apres disner, & alors tous les balcons & tous les échaffaux estant chargés de spectateurs, leurs Majestez vinrent en leur loge, & ayant donné ordre qu'on commençast, on vit dans la place entourée de barrieres, une quantité de certains jeunes paisans, qu'on nomme *Horradores*, qui y attendent le Taureau pour

le colletter, & on leur en lasche un ou deux, & aussi tost le plus vaillant court le saisir à la queue ou aux cornes, & estant secouru des autres, ils taschent de le coucher par terre, & à mesme temps un autre vient d'un feu fait à costé de la place avec un fer ardent, & il luy donne la marque sur la cuisse, pendant que les autres luy fendent les oreilles. Il faut estre adroit pour cette action, tant avant que de la faire qu'après l'avoir faite; car le Taureau est furieux en l'un & en l'autre temps. Pour le trôper comme il vient à eux, ils luy opposent ou un manteau ou un chapeau; & comme cette beste ferme les yeux en frappant, le plus hardy luy faute au col, & le fait par les cornes, & tous les autres par tous les endroits qu'il luy peuvent attraper. Mais il en culbutte & maltraite beaucoup, & c'est une merveille qu'il n'en tuë une grande partie; car il court souvent droit à eux, les renverse; & leur passe par dessus le corps, mais je ne sçay comment ils font, ceux que l'on croit morts, se relevent aussi-tost. Il est vray qu'ils sont fort adroits à éviter ses cornes, & à se laisser tomber, afin qu'il donne le coup en l'air. C'est un assez joly jeu, mais auquel il ne seroit pas bon d'estre Acteur: & je m'estonne comment un grand Roy veut seulement y assister. Mais c'est plutôt par politique & pour satisfaire à la Coûtume, que par plaisir qu'il y prend. Pour luy en faire trouver un peu plus qu'à l'ordinaire,

*Mer-
veilleu-
se ad-
resse.*

Dom Luis de Haro fit entrer dans la lice son *Bouffon* ou *Bouffon*, qui vestu de toutes couleurs, *son de* & monté sur un cheval blanc en eust de si *Dom* bons coups de cornes, qu'une fois il en fut en- *Luis* levé en l'air, & le pauvre Cavalier jetté par terre, *de Haro-* L'on marque ainsi 22. ou 23. de ces Tau- *jetté* reaux, qui serviront au bout de quelque temps *par* aux Fêtes de *Madrid*, dont nous espérons voir *terre.* celle de S. Isidore, Patron de cette Ville.

Description de l'Escorial, & des Peintures, Statuës, Tombeaux des Roys, & autres curiositez de ce lieu.

C A H P I T R E X V I.

Q Uelque temps apres, nous fûmes à l'*Escorial*, qui à la verité peut passer en Espagne pour un merveilleux ouvrage, mais aux endroits où les beaux bastimens sont plus communs, il ne passeroit pas pour tout à fait extraordinaire. A le considerer en general, c'est une masse de pierre tres parfaite, mais en le prenant en détail, on n'y trouve rien qui ne soit d'une magnificence moindre qu'on se l'estoit imaginé. Tellement que si Philippe II. qui l'a fait bastir, & qu'on nomme le Salomon de son Siecle, n'avoit pas mieux ressemblé a ce sage Roy, que cét edifice à son Temple, auquel on le compare, la copie n'auroit jamais valu l'Original. Cependant pour en mieux presser la

comparaison, on veut que Charles V. comme un autre David, forma le dessein d'un si saint Ouvrage, mais qu'ayant esté un homme de sang & de guerre, Dieu l'avoit reservé au regne de son Fils. On repaist de ce conte, l'ignorant Estranger. Mais les sçavans, en l'Histoire nous apprennent, qu'après la bataille de S. Quentin, Philippe II. fit deux vœux, l'un de n'aller jamais à la guerre, l'autre de bastir ce Convent, en la place de celuy qu'on y avoit brûlé, à l'Ordre de S. Hierosme. Il y dépensa prés de six millions d'or, bien que par ménage, & pour la commodité de la pierre, il choisist le plus vilain endroit de la Nature; car il est au pied de la Montagne, & auprès d'un chetif Village, qu'on nomme *Escorial*, qui à peine a dequoy loger un honeste homme; ce qui est étonnant, puisque la Cour y va trois fois l'année; Le lieu où est la maison, se nomme *el sitio* par excellence, pour ce qu'on l'applanit pour y bastir. Le bastiment est un tres-beau quarré, qui a quatre tours aux quatre coins; quand on y arrive, on ne sçait de quel costé est l'entrée, car au sortir de l'allée on trouve une espece de grande & longue place, où l'on ne voit que des petites portes, pour en la traversant passer en deux corps de logis, qui en sont comme les offices & les logemens des gens del la Cour. Ayant costoyé toute cette façade du quarré, on vient à celle qui regarde la Montagne, où l'on trouve un tres beau, grand

& magnifique Portail, dont les costez sortent en forme de colonnes. On entre par cette superbe porte dans une cour presque quarrée, au bout vis à vis de la porte est l'Eglise. On y monte par un Perron de cinq ou six marches, qui sont de la longueur du large de la cour, & qui s'estendent d'un bout à l'autre. Le porche sous lequel on entre est soutenu de belles Colonnes; & au plus haut de la muraille, il y a six Statuës, dont les deux du milieu sont de David & de Salomon, par lesquelles on veut estre representez Charles V. & Philippe II. Autour de cette Eglise, il y a plusieurs corps de logis tous compris dans le parfait quarré, qui enferme tout ce bâtiment. On y conte quantité de basses-cours, mais par ce que l'on nous y a fait voir, il ne semble pas qu'il y en ait plus de sept ou huit; on ne peut nier, que ce ne soit un tres-beau Convent pour des Moines, mais on ne scauroit avoüer que ce soit un assez magnifique Palais pour un Monarque, tel qu'estoit Philippe II. qui l'ayant fait bastir en vingt-un an, & en ayant jouy douze ou treize, se vançoit, que du pied d'une Montagne & de son Cabinet, el estoit obey en l'un & en l'autre monde avec deux doigts de papier.

L'appartement du Roy & de la Reyne n'a rien de Royal, on n'y voit aucuns meubles, & on dit que c'est icy la coustume, que quand le Roy va en quelques-unes de ses maisons de plaisance, on y porte jusques aux cha-

lits. Les chambres y sont petites, basses, & les plat-fons n'en sont pas si beaux, quel'on doit lever les yeux pour les regarder. On fait grand bruit de la quantité de peintures, qu'il y a des meilleurs Maistres, & sur tout du Titian, qui y a travaillé long-temps; on y voit beaucoup de ses pieces, mais pas tant qu'on le public. Les Espagnols se connoissent si bien en tableaux, que les moindres leur semblent des Chefs-d'Oeuvres. Et le Marquis *Serra* de Genes qui y estoit avec nous, ne pouvoit assez se moquer de la sottise d'un Castillan, qui nous voulant tout faire admirer, jusques à de petits & chetifs paisages dans une gallerie où nous estions, disoit qu'il n'y en avoit point de pareils au monde, puis qu'ils estoient dans un lieu où se promenoit le Roy. On voit à la Sacristie quelques bonnes pieces, & sur tout un Christ, & une Magdelaine. Il y en a aussi en l'Eglise qu'on estime beaucoup. Quant aux peintures de Fresque, le Chœur peint de la main du Titian, est sans doute un bel Ouvrage, aussi bien que la Bibliotheque, où je crois que le mesme a travaillé, où l'on voit entr'autres l'ancienne forme d'Avocasser pour les coupables, qui y sont representez mains & pieds liez, en un Ciceron, qui harangue en faveur de Milon, ou de quelque autre, que je n'ay pas assez bien connu à sa mine, pour en parler sans crainte de me meprendre. Cette Bibliotheque est sans doute une tres-belle piece,

tant

tant pour sa grandeur, largeur, hauteur, clarté, & ornemens, que pour les belles peintures, quelques tables de marbre qui sont au milieu, & où l'on peut lire & écrire, que pour la quantité des bons Livres bien choisis, s'il en faut croire les Moines, & tres-bien dorez, & fort peu leus à ce qu'on en peut juger. En la Sacristie on montre des Ornaments Sacerdotaux, où la broderie & les pierreries disputent à l'envy par l'Art & par la matiere, qui les rendra plus somptueux & plus riches. On nous y montra une Croix de grosses perles, de beaux diamans & d'émeraudes, qui est un tres joly bijou, & qui n'en vaudroit pas moins s'il estoit dépayé. Je m'en ferois tres volontiers chargé, si on luy eust voulu faire passer les Pyrenées, seulement pour faire voir à mes amis cent mil écus en peu d'étoffe. La *Bibliothèque* dont je viens de parler, le *Grand Autel*, & la *Sepulture des Roys*, qu'on nomme *Pantheon*, sans que je puisse en comprendre la raison, si ce n'est à cause que c'est une seule voûte ronde, comme le *Pantheon* de Rome, sont sans doute les trois plus belles pieces de ce superbe bastiment. On va au *Grand Autel* par de tres magnifiques degrez de marbre rouge, & il atteint jusques au haut de la Nef par seize Colomnes de jaspe, si je ne me trompe, qui ont seulement cousté à tailler quelques cinquante ou soixante mille écus. Entre deux, on voit des niches, où il y a des Statuës de bronze doré, aussi

bien que sur les costez des tables ou priez-Dieu avec des figures de mesme matiere. Le *Pantheon* est sous cét Autel, on y descend par un degré clair, mais étroit. A l'entrée de cette magnifique Chappelle, on voit reluire un marbre, qui rehausse sa lumiere sombre par celle que jette l'or, dont tout le fer qui y est, & quelques endroits de cette belle pierre sont couvertes. Au milieu il y a un grand chandelier de bronze doré, vis à vis de l'Autel, & en six diverses niches, il y a vingt quatre Sepultures de marbre noir, pour y loger autant de corps : au dessus de la porte il y en a deux, & en tout vingt six. Ce superbe Mausolée est petit, mais bien pratiqué. Il a esté achevé sous le Roy, à present regnant, qui y fit mettre il y a six mois les corps de Charles-Quint, de Philippe II. & de Philippe III. Celuy du premier fut treuvé le plus entier. Aux niches du costé gauche, sont les Reines & en la dernière est la Reyne Elizabeth de Bourbon. Celuy qui prescha le jour qu'on remplit ces sept Sepultures ou Tombes, ayant commencé par la confusion qu'il devoit avoir de parler devant tant de Roys qui avoient seuls confondu tout le monde, & ayant tres-bien rangé sa conception, plût tellement au Roy, qu'il luy en a donné une pension de mil écus par an. Comme il n'y a rien si parfait, ou la dent du Critique ne trouve à mordre, elle donne quelque atteinte à ces trois pieces dont je viens de parler. A la Biblio-

bibliothèque on trouve à redire, que l'entrée ne correspond point à sa magnificence, n'y a sa grandeur, puis qu'on diroit qu'elle est dérobée, & qu'on ne l'auroit pas prise en plein drap. Vis a vis *du Grand Autel*, où tout est si proportionné, on ne voudroit pas qu'il y eust une Lampe d'argent, qui par sa grandeur ne correspond point à celle du lieu où elle est, qui est vaste & large. Au *Pantheon*, c'est à leur avis un grand défaut, que tous les degrez par où on descend, ne sont pas de marbre, & que les costez des murailles n'en sont pas incrustées, puisque la Chappelle en est toute, & qu'on devroit trouver par tout la mesme magnificence. De plus au chandelier de bronze, on voit le dedans qui n'est point doré, & qui paroist au travers des branches dorées, qui en sortent tout noir & sale. Le Marquis *Serra*, qui l'a fait faire à Genes, se scandaliza fort, qu'on l'y eust mis de cette façon, disant qu'il avoit envoyé l'or & le moyen de l'y attacher sur le lieu, puis qu'on ne le pouvoit faire à Genes, parce qu'il se dédoreroit par les bouts, lors qu'on le chauffoit par le milieu. Il a cousté 10000 écus, qui est dix fois plus qu'il ne vaut. Mais c'est une chose ordinaire en ce pays, que d'y voir des choses qui ont cousté prodigieusement & qu'on veut par là qu'on admire, comme si, parce qu'ils sont mauvais Marchands, ce qu'ils payent cherement en valoit mieux. Voilà ce que je trouve à remarquer en

ce fameux *Escorial*, qui n'est accompagné que de quelques petits Parterres de quelques Fontaines; la veüe d'un costé en est assez belle, mais son terroir n'est pour la plûpart que bruyere & pierre. On a fait quelques plantages, & quelques allées; mais comme le pays est froid & venteux, les arbres n'y viennent pas trop bien. On voit quantité de cerfs dans quelques especes de parcs, mal entendus & arrangez, & dont les murailles sont basses, & ne viennent pas à hauteur d'appuy. On ne passe non plus par des endroits fort beaux en y allant, & le Roy qui y va trois fois l'année, & mesme en Hyver, n'y doit gueres avoir de divertissement; Car la neige y couvre tout trois mois durant. Voilà ce que j'ay remarqué en ces deux miracles du monde; *el Escorial del arte, y el Aranjuez de la Naturaleza, paralelos del sol de Austria, segun gustos y tiempos*, comme on en parle icy.

Description de la Feste ou course des Taureaux, avec toutes les particularitez de cette rejoyissance publique, Plaisante entrée dans la place d'un Champion aussi ridicule que sa monture. En quoy consiste l'ordinaire de cette Feste. Hardiësse du Bouffon de D. Luis de Haro. Bravoure d'un paysan monté sur un Asne. Que ce divertissement est sanguinaire.

C H A P I T R E X V I I .

LE vingtième de ce mois, on vit tout Madrid assemblé à la grand' place pour la Feste des Taureaux ; qui est une solemnité dont on parle avec tant d'avantage, qu'on la compare aux plus beaux spectacles des Anciens. En toutes les Villes d'Espagne on en celebre plusieurs, & à la S. Jean il n'y en a pas une qui ne se rejoyisse en cette espece de divertissement. On l'estime si fort, que c'est faire un déplaisir égal à celuy, que ressent cette Nation, dés qu'on ne la prefere pas à toute autre, & qu'on ne reconnoist pas que son Roy est le plus grand du monde, quand on temoigne de n'en pas admirer toutes les circonstances. C'est sans doute une tres-belle vie que celle de la place ce jour là : Elle est toute parée du plus beau monde de Madrid, qui se range aux Balcons qui sont tapiffiez de draps de diverses couleurs, & accommodez avec le plus de pompe qu'il se peut.

Particularitez de la Feste & course des Taureaux.

Chaque Conseil y a le sien tendu de velours, ou de damas, de la couleur qu'il luy plaist, & accompagné de l'Ecuffon de son Sceau, ou de ses Armes. Celuy du Roy est doré, & est couvert d'un dais. La Reyne & l'Infante y font à ses costez, & sur le recoin son Favoroy, ou Premier Ministre. A sa droite est un autre grand Balcon, où font les Dames de la Cour, en tous les autres il y a de toute sorte de monde. On ne voit ce jour là que femmes & hommes, qui paroissent le plus avantageusement qu'ils peuvent, aussi louët-on assez cherement ces Balcons, & les premiers & seconds coustent des vingt & vingt cinq écus, bien que l'on n'y ait place que pour cinq ou six personnes au premier rang. Le Roy en fait louer pour les personnes qu'il considere, comme sont les Ambassadeurs & autres Envoyez des Princes Estrangers. Au dessous de ces Balcons il y a des échaffaux qui avancent quelques pieds dans la place, & prennent entre les pilliers des galleries. C'est où est la grande foule, chacun y loüant des places pour plus ou moins selon le poste qu'il choisit. Bien que ces Festes soient ordinaires, & qu'à *Madrid* on en celebre chaque année trois ou quatre, il n'y a pas un Bourgeois qui ne veuille la voir toutes les fois qu'elle se fait, & qui n'engageast ses meubles plutôt que d'y manquer faute d'argent. Celle-cy se nomme la Feste de S. Isidore, Protecteur de la Ville, & c'est elle qui en fait les frais.

frais , ce qui fait qu'elle ne passe pas pour Feste Royale. Il en couste neantmoins au Roy , car on m'a dit qu'à chaque Conseil il donne de regal ce jour là 3000 écus. Celles de la S. Jean & du mois de Septembre , sont les plus estimées , aussi entre-t-il alors dans la lice quantité de Cavaliers ou *Torreadores* , au lieu qu'en celle de S. Isidore on ne voit que des gens de pied. Il y a quatre entrées par où l'on vient à la place ce jour là , qui est toute sablée & débarrassée de ces boutiques roulantes qu'on y voit les autres jours. On y peut faire quelques tours en carrosse & à pied, jusques à ce que le Roy vienne. Avant son arrivée ses Gardes y fendent la presse , & s'y mettent en haye pour le recevoir. Cependant la foule diminue peu à peu , & dès que leurs Majestez sont arrivées à leur Balcon , on fait sortir le monde de la place , qui alors paroist nette & vuide , & montre à plein sa beauté. Les Gardes prennent leurs postes aux quatre portes , & au dessous du Balcon du Roy. A mesme temps quatre ou cinq Alguazils bien montez , & mieux que ne devroient estre des Sergens, s'y tiennent teste unë : & dès que le Roy le leur commande , celuy qui a l'Intendance des Chariots , va les faire partir du long de la place où ils sont rangez. A mesme temps on ne voit que tonneaux & oüaires , qui y sont dessus qui dégorge de l'eau si bien ménagée, qu'elle arrose également toute la place ; cela estant fait , aussi tost ils s'écou-

Plai-
sante
entrée
d'un
Cham-
pion
aussi
ridicu-
le que
sa mon-
ture.

s'écoulent par les quatre portes, & on intro-
duit ceux qui veulent combattre les Taure-
aux, & apres on ferme les portes. Il entra
d'abord parmy ces braves Champions un
homme de *Valladolid*, monté sur un Taureau
qu'il avoit dressé & accoûtumé à la selle &
à la bride. A son costé il avoit un homme à
pied qui portoit sa Lance, il alla tout droit
où estoit le Roy, & apres luy avoir fait une
profonde reverence, il voulut montrer ce
que sçavoit faire son Taureau. Il le fit gal-
loper & le fit tourner à toute main; mais cet
animal peu souple, enfin ennuyé de la lon-
gueur du Manège, se mit à ruer avec tant
de violence, qu'il jetta le pauvre payfan par
terre, qui sans s'étonner de son malheur, cou-
rut apres son Taureau qui s'enfuyoit. Les
risées & les huées de tout le monde l'accom-
pagnerent jusques à ce qu'il l'eut repris; Mais
elles recommencerent apres qu'un Alguazil
eust pris les clefs du lieu, où estoient enfermez
les Taureaux sauvages, que *Dom Luis de Haro*
luy jetta selon la coûtume, qui porte, que le
Roy les donne à son Favory, & celuy-cy les
jette du Balcon aux Alguazils, car dés qu'on
eust lasché un de ces farouches animaux,
& que tout furieux il venoit contre son sem-
blable, ainsi apprivoisé, & en harnaché, il
prenoit la fuite sans entendre ny bride ny ta-
lon, & rendit impossible le combat à son Mai-
stre, qui estoit ajusté pour le commencer la
Lance à la main. Tellement que n'y ayant

jamais pû reüffir, & n'ayant fait qu'apprefter à rire aux affiftans, il se retira apres diverses tentatives, fans coup ferir, bien que son Taureau & luy, en euſſent receu quelques-uns des autres qui ne fuyoient pas le choc, mais couroient le chercher. L'ordinaire de la Feste confiſte en ce qu'on laſche un Taureau apres l'autre, qui ſelon qu'il eſt plus ou moins farouche, court avec precipitation contre ceux qui ſont dans la lice; Auffi-toſt il donne la chaffe à tout le monde, & ceux qui courent moins fort que les autres; ſe jettent par terre, quand ils ne le peuvent éviter, ou luy oppoſent leurs manteaux ou chapeaux. Il paſſe pardeſſus ceux qui ſont par terre ſans leur faire aucun mal, parce qu'en donnant ſon coup, il ferme les yeux, & n'attrape le plus ſouvent que l'air, ceux qui luy oppoſent des manteaux ou des chapeaux evitent ſon coup, & arreſtent ſa furie qu'il croit avoir bien employee, pourveu qu'il attrape quelque choſe. Tout cecy n'eſt que le badinage de la Feste, le ſerieux & l'endroit où paroïſt l'addreſſe, ſ'y fait voir par le dardement de quelques fleches ou petits javelots, que les plus adroits plantent entre les cornes du Taureau, avec une agilité admirable, car ſ'ils n'en avoient beaucoup, cette beſte en furie les mettroit en pieces. Un Barbier ſ'y fit remarquer, car il n'y en avoit point qui tiraſt mieux ſon coup. A meſme temps que le Taureau ſe ſent piqué par ces ja-

*En
quoy
conſiſte
l'ordinaire
de la
Feste.*

velots, qui pour estre soustenus & mieux portez de l'air, sont aislez de papier rouge, il entre en plus de fougue, se tourmente, s'efforce, & s'enfonce tousiours plus avant le fer qui le pique. On dit que ces animaux ont entre les cornes un petit endroit si delicat & si tendre, que quand on les y atteint, le coup leur est mortel, & il s'est trouvé de ces Champions qui l'ont si bien choisi, que d'un seul coup ils ont tué le Taureau. Quand on l'a assez harcelé & lassé, & qu'il commence à perdre vigueur, les Trompettes sonnent, & c'est un signal qu'on le peut déjarreter. Aussi-tost on luy darde aux jambes des épieux, & on met la main à l'épee & au coute-las, & on tasche de l'atteindre aux jambes de derriere, & de luy couper les nerfs. Dés qu'il est trébuché ou qu'il ne va que de trois jambes, on voit pleuvoir de tous costez des coups d'estoc & de taille, qu'ils nomment *Cuchilladas*, sur ce pauvre animal. C'est où le petit peuple fait voir son humeur sanguinaire; car ceux qui y peuvent atteindre ne se croiroient pas fils de bon pere, s'ils ne plongeioient leurs dagues dans le sang de cette beste. Chacun s'en retire, *quasi re bene gesta*, & s'épanouit la ratte dans cette place, s'il est sur les rangs & sur l'échaffaut, ou s'il est au premier banc & en un endroit d'où il puisse luy pousser quelque botte. Aussi tost qu'il ne remue plus, des mulets viennent au galop le traifner hors

hors de la lice, & on en lasche un autre. On en fit perir ce jour là une vingtaine, qui tous eurent la peau si déchiquetée, qu'elle ne pouvoit servir qu'à faire des cribles. On lasche quelquefois des chiens contre les Taureaux, quand il y a trop de peine & de danger à les joindre : Et alors il y auroit plus de plaisir, si à mesme temps que les chiens les tiennent saisis, on ne les perçoit point de coups pardevant & par derriere. Le seul homme à cheval, qui parut en cette Feste, fut le Bouffon de *Dom Luis de Haro*, qui se montra aussi à *Aranjuez*. Il donna un coup de Lance assez à propos, mais de peur qu'il ne luy arrivast quelque malheur, le Roy le fit aussi-tost retirer. Pour cette sorte de combat, il faut estre à cheval à la Genette, à étriers courts, & non pas à la Stradiotte, ou à la Françoisise, car on courroit risque d'avoir une jambe emportée par un coup de corne. Le cheval ne doit pas estre dresse, mais seulement estendre bien les talons, & avoir bonne bouche. Aux Festes où il y a des Cavaliers, ceux qui ont des chevaux qui ont des qualitez, ne peuvent s'excuser de les prester, & souvent ils y perissent, sans que par honneur ils puissent pretendre d'en estre dédommages.

A la honte de tous ces Cavaliers en cette Feste, qu'on dit n'estre que pour les payfans, il en parut un monté sur un asne, qui au commencement fut renversé par le Taureau ;

Hardiſſe du Bouffon de D. Luis de Haro.

Bravoure d'un payſan monté sur un asne.

mais

mais ayant repris cœur, & son sot animal, il l'attendit si à propos, qu'il luy donna un grand coup entre les cornes, & le blessa si cruellement qu'il en saigna à gros bouillons. Apres cette brave action, il alla demander le Taureau au Roy, qui le luy donna, & il se retira avec ce beau prix, plus content que s'il avoit esté couronné de Lauriers. Souvent le Taureau se jette sur les Gardes qui sont plantez le long de la place, avec leurs hallebardes & gouges dardantes, s'ils tuent le Taureau, il leur appartient. Ils en furent deux fois renversez, mais ils ne remporterent ny prix ny victoire, s'estant laissé passer sur le ventre au Taureau, qu'ils devoient avoir fait mourir à leurs pieds. Les Alguazils, ou Sergens sont remarquables sur leurs belles felles à piquer en broderie, montez sur des chevaux tous couverts de rubans & de houpes: Ils fuyent tous les endroits, où viennent les Taureaux, & ce n'auroit point esté un petit plaisir pour toute l'assemblée, s'ils en eussent un peu esté bien attaquez; au moins on le souhaittoit fort, mais ils estoient si prompts à fuyr qu'ils échappoient toujourns leurs cornes, bien que peut-estre ils portent celles qui sont si communes à *Madrid*.

La grande solemnité ne commence que l'aprèsdinée, mais le matin on court cinq ou six Taureaux pour ceux qui ne s'y pourroient pas trouver. On n'y observe pas ce mesme ordre, & dans la confusion du monde qu'il

ya dans la place , souvent il y arrive des malheurs . On m'a dit que le matin de cette Feste , il y eust beaucoup de personnes blessées , & une tuée d'un coup de corne , qui luy fit sauter la cervelle , l'ayant prise par un œuil. On ne finit la Feste que lors qu'on ne voit plus , & ce jour là chaque Galant donne un Balcon & la collation à sa Maistresse. Pendant nostre sejour à la Cour nous vismes la feste du combat de Taureaux , qui avoit esté donné au Comte de Fiesque & à Monsieur de Mazerolles agens du Prince de Condé. En tout ce divertissement on remarque une certaine cruauté inveterée qui est venue d'Afrique , & qui n'y est pas retournée avec les Sarrasins , car ce n'est pas le grand plaisir du commun des Espagnols que de combattre le Taureau , la canaille n'en a point d'égal à celuy de répandre son sang. A Alger & à Tunis on celebre de semblables Festes , mais avec plus de pompe , à ce qu'on m'a dit.

Que ce divertissement est sangui-
naire,

Proceſſion de la Feſte-Dieu. Marche du Roy, de ſes Conſeils, & autres perſonnes en cette Ceremonie. Des Geans & Geantes de carton. Du Serpent appellé la Tarasca. Terreur panique cauſée par les Geans de carton crûs Diabls par des Muletiers. De la representation des Autos ou Comedies ſpirituelles.

C H A P I T R E X V I I I.

Sil les rejouyſſances publiques, que les Maures introduiſirent en Eſpagne, lors qu'ils la poſſedoient, y ſont reſtées apres qu'ils ont eſté chaffe, on a encore retenu dans l'Eglife quelque choſe de leur ſuperſtition en la Feſte-Dieu, qu'on nomme *del Corpus*. Le vingt-ſeptième May nous en viſmes toutes les Ceremonies, & il n'y en a point en Eſpagne, qui en traîne tant que celle-cy, & qui dure plus long-temps. On la commence par une Proceſſion, dont les premiers rangs ſont entremêlez de divers hauts-bois, de quantité de tambours de Baſques, & de caſtagnettes. On voit un gros de quelques perſonnes habillées de diverſes couleurs, qui au ſon de ces iuſtrumens ſ'en vont danſant, ſautant, & gambadant avec autant de badinerie, que ſi l'on eſtoit à Careſme-prenant. Le Roy ſe rend é l'Eglife de *Sante Maria*, qui n'eſt pas loin de ſon Palais, & apres y avoir oüy la Meſſe,

il

Proceſſion de la Feſte Dieu.

il en fort le cierge à la main , estant précédé *Marche du*
d'un Tabernacle d'argent , où est la sainte *che du*
hostie, des Grands d'Espagne, & de tous ses *Roy de*
divers Conseils. Ce jour là ils vont tous sans *ses Con-*
observer de rang pour oster toute contesta- *eils &*
tion ; tellement que les Conseillers *de la Ha-* *autres*
zienda , marchent avec ceux *de las Indias* , & *person-*
pour cette raison , on fait filer les corps *nes en*
l'un à costé de l'autre. Au devant de tous ces *cette*
Conseillers, & de quelques autres personnes, *Cere-*
on fait marcher des machines de Geans, c'est *manie.*
à dire, de certaines Statuës de carton , portées
par des hommes , qui sont cachez sous les *Des*
cotillons. Il y en a de diverses figures & assez *Geans*
affreuses. Elles representent toutes des fem- *& Ge-*
mes, horsmis la premiere , qui n'est qu'une *antes*
grosse teste peinte & figurée , appliquée sur *de car-*
celle d'un petit homme , qui luy donne le *ton.*
branle & le mouvement ; & ainsi elle ne pa-
roist que celle d'un Colosse sur le corps d'un
Pigmeë, Parmy ces Monstres fantastiques,
il y en a ceux qui representent deux Geantes
Maures ou Ethiopiennes , s'il en faut croire
à ce que le peuple en dit & le nom qu'on leur
donne, elles sont nommées *hijos de los vecinos*
ce sont des inventions des habitans du pays,
qui sont si amoureux de ces enfans grotes-
ques , qu'il n'y a point de bourgade qui n'ait
les siens. On les croit nez du temps du Roy
Mammelin , puis qu'on les appelle autre-
ment *Mamelinas* , du nom de ce Roy Goth
ou Maure qui a regné en Espagne, On m'a
parlé

Du parlé d'une autre machine épouvantable qui
Serpēt roule ce jour là, on la nomme la *Tarasca*, du
appel- nom d'un bois qu'on veut avoir esté autre-
lé la fois en Provence, au lieu où est aujourd'huy
Taras- vis à vis de Beataire, sur le bord du Rhosne,
ca. la ville de Tarascon. On tient qu'il y eust au-
 trefois un serpent, qui estoit autant ennemy
 du genre humain, que celuy qui seduisit nos
 premiers parens au Paradis terrestre, & que
 les Anciens ont nommé *Behemoth*. On conte
 que sainte Marthe en triompha avec les liens
 de sa ceinture, par les Oraisons continuelles
 qu'elle en adressa à Dieu. Quoy qu'il en
 soit de la Fable ou de l'Histoire, cette *Tarrasca*,
 à ce qu'on m'en a dit, est un Serpent sur des
 rouës en forme de femme, d'une grandeur
 enorme, d'un corps plein d'écaillés d'un
 ventre horrible, d'une queuë large, a pieds
 courts, à ongles crochuës, à yeux épouvan-
 tables, & à gueulé beante, d'où sortent trois
 langues, & des dents pointuës. On prome-
 ne cét épouvantail de petits enfans, & ceux
 qui sont cachez sous le carton & le papier,
 dont il est composé, le font agir si adroite-
 ment par quelques machines, qu'il enleve le
 chapeau à ceux qui le regardent en niais, &
 les payfans simples en conçoivent de la peur,
 & s'ils y sont attrapez, deviennent la risée du
 peuple. Ceux qui racontent les merveilles de
 ce sot badinage, assurent qu'une Ville ou
 Bourg, ayant mandé de chez ses voisins fix
 de ces Geans de papier, deux Pigmées, & la

Ter-
reur
pani-
que.
causée
par les
Geans
de car-
ton
crüs
diabes
par des
Mule.
tiers.

Tarasca, pour s'en servir à la Feste-Dieu. Il arriva que ceux qui avoient à les faire danser, s'estant mis dedans, & les portant comme l'on fait à Procession, & pour s'entretenir par le chemin, marchant deux à deux, furent rencontrés par une Compagnie de Muletiers & de Voiturins. Ce fut de nuit, & à la lueur de la Lune, qu'ils virent de loin ces monstres imaginaires, qui marchoient avec assez grand bruit, en riant, raillant & se réjouissant, pour se divertir pendant deux ou trois lieües qu'ils avoient à faire, pour se trouver au commencement du jour au lieu où se devoit célébrer la feste; sans penser à la folie du jour suivant, ils prirent l'épouvante d'une telle façon, que la peur s'augmentant plus ils regardoient ces fantosmes, ils se mirent à fuir de toute leur forces. Les hommes qui les amenoient, ayant remarqué qu'ils leur avoient fait peur, quitterent leurs masques, sortirent de leurs machines pour les rassurer, & se mirent à courir apres eux pour les r'appeller à leurs mulets & à leurs charges, mais ils ne firent que redoubler leur espouvante & haster leurs pas, qui ayde des ailes de la peur les porterent à travers champs en un Village, où ils firent mettre tout le monde en armes, pour aller purger le país des voleurs de grands chemins, qui ressembloient à de vrais Diabes, tant ils estoient affreux. Cependant tous les vrais corps sortis de leurs étuis, voyant qu'ils

*Ter-
reur
pani-
que.
causée
par les
Geans
de car-
tões
diabes
par des
Mule-
tiers.*

estoyent demeurez maîtres de toute la charge de ces Muletiers , commencerent à la visiter, & y ayant trouvé du vin , ils en mirent en perce quelques oüaires , & burent si bien qu'ils tomberent étendus sur leurs grands moules, & y demurerent jusques au matin , *vino somnoque sepulti*. Les Muletiers ayant armé tout le Village , & y amenant la Justice, trouverent, que si leur peur n'estoit pas venuë d'une pure illusion , il y avoit eu une terreur plus que panique, & tous ces Villageois, se mettant à se moquer d'eux, acheverent de boire leur vin , pour recompense de la peine qu'ils leur avoient donnée. Au lieu où l'on devoit celebrer la feste, on attendit long-temps ces effroyables marmoufes , qui n'y purent arriver à temps , & qui par l'excuse qu'ils apporterent , en racontant ce qui leur estoit arrivé , interrompirent toute la Procession , la changeant en un peloton de monde , qui abandonnoit la Croix & la Banniere , pour les ouir raconter leur aventure. La plus agreable posture de ces Mammelins, que jay veüe à Madrid, est une reverence qu'ils font , quand ils viennent devant le Balcon où est la Reyne , & quelques sauts perilleux auxquels les danseurs font paroistre toute leur adresse. Quand le Roy passe devant cèluy , où est la Reyne , il luy fait une reverence & un fouris , & la Reine & sa fille , qui sont assises se levent avant qu'il approche , pour luy rendre

dre son salut. La Proceſſion file juſques à la place, & revient par la grand ruë ou *Calle Mayor*, qui ce jour la eſt tres bien parée par le diverſtapis qui ondoient à ces Balcons, qui ſont remplis de femmes & d'hommes de toutes conditions. La foule eſt ſi grande dans les ruës, que difficilement y peut on marcher, & avec peine peut on revenir à *Sancta Maria*, où ſe finit la Proceſſion.

Nous eſtant retirez, nous fûmes au Palais, où nous viſmes revenir le Roy, la Reyne, l'Infante, & les Dames de leur ſuite. On n'y remarqua rien de plus que ce que j'ay dit, ſinon que comme ce jour cy preſque tous les Eſpagnols prennent l'habit d'Eſté. de meſme toutes les Dames eſtoient habillées de neuf aſſez richement, & toutes de diverſe façon & couleur. L'apreſdisnée ſur les cinq heures, on representa les *Autos*. Ce ſont des Comedies ſpirituelles entremêlées de divers entre-medes aſſez ridicules, pour affaiſonner ce que le ſerieux de la piece a d'ennuyant. Les deux bandes de Comediens, qui ſont à Madrid, ferment en ce temps leurs theatres, & paſſent un mois à representer de ces pieces ſaintes. Ils le font en public ſur des theatres, qui ſont dreſſez exprés dans les ruës, chaque jour ſur le ſoir, ils ſont obligez d'aller jouer devant la maiſon du Preſident de quelque Conſeil. Ils commencent par celle du Roy, le meſme jour de la Feſte, y ayant pour cét eſſet un eſchaffaut

*De la
repre-
ſentati-
on des
Autos,
ou Co-
medies
ſpiri-
tuelles.*

dressé avec un daiz, sous lequel se mettent leurs Majestez. Le Theatre est au pied de ces Eschaffauts, & parce que les Comediens representent le dos tourné à l'Assemblée, qui est dans la place, on y roule des maisonnettes peintes, qui environnent le Theatre où ils peuvent s'habiller, en sortir, & s'y retirer au bout de chaque Scene. On continuë cecy quelques jour, chaque President ayant le sien, & son eschaffaut & theatre dressé devant sa maison. Avant qu'on y represente ces *Autos*, toute la badinerie de la Procession y faute & danse, & les machines gigantines y divertissent le peuple; ce qui me surprit en celuy que je vis de loïn représenter au vieux *Prado*, est, qu'en la rüe, & à l'air on a des flambeaux pour ces pieces, & qu'aux theatres fermez & journaliers, on ne joue pas à la clarté des chandelles, mais à celle du Soleil. Toute cette badine devotion paroist encore plus grotesque à ceux qui la voyent, que je ne le sçauois représenter; aussi fertile à confirmer ce que souvent j'ay remarqué, que les Nations les plus graves & les plus sages, comme est l'Espagnole, sont celles qui sont les plus folles, quand elles se mettent à se réjouir, tout de mesme que les avares deviennent souvent prodigues, quand ils entreprennent de festiner.

L'hoste de l'Autheur fraudant les Fermiers du Roy, est surpris par les Alguazils. La Justice fort à craindre en Espagne. Le proces de la fraude accommodé. Vol & assassinat en la maison d'un Assentiste ou Maltotier. Punition legere de ce crime. Esclaves en Andalousie. Traitement cruel des Espagnols aux Indiens. Grand profit que tire le Roy de Portugal du commerce des Negres. Particularitez du trafic des Indes & de l'Andalousie, Biscaye, & autres Provinces. L'Espagne manque d'Artisans. Grand nombre d'Ouvriers Estrangers pour suppléer à ce deffant des naturels.

CHAPITRE XIX.

LE lendemain de la Feste des Taureaux, les Alguazils vinrent à nostre logis y prendre note des privisions de viande que nostre hoste y avoit, & de la quantité des poulets qu'il engraissoit. Ils l'interrogerent de ce qu'il faisoit de tout cela, & où il l'avoit acheté, il leur répondit que nous luy donnions de l'argent tous les jeurs, & qu'il nous achetoit nos vivres. Mais ces raisons ne luy pouvoient pas servir, puis qu'il est deffendu par les loix, de tenir toutes ces provisions, & qu'on soupçonne qu'un homme qui tient maison garnie, en traite son monde, ce qui n'est pas per-

L'hoste de l'Autheur fraudant les Fermiers du Roy est surpris par les Alguazils.

mis; Outre qu'on avoit des témoins qui déposoient qu'il envoyoit à manger dehors à du monde de la Compagnie qui estoit malade, & qu'il alloit acheter dans les dépenses particulieres de *Dom Lüs de Haro*, & autres, qui sont toutes choses fort deffendues; La raison pour laquelle on ne permet point d'auberge ny de pensions dans *Madrid* & dans toute l'Espagne, semble assez estrange, quand on dit que le pays estant peu fertile c'est pour ne le point affamer, & ne voir pas les halles degarnies par ceux qui traitteroient; car il me semble, qu'estant permis au monde de faire acheter ce qu'il voudra & autant qu'il voudra, pour veu que ce soit par son Valet, que le mesme inconvenient s'y doit trouver. Cependant c'est une Justice à fuyr que celle d'Espagne, sur tout quand les Sergens s'en meslent; car pour un rien & une vetille ils faiffissent & emportent tout, & mettent un homme en prison, sans qu'il en forte qu'à force d'argent, soit qu'il ait droit ou tort, sur tout si l'on sçait qu'il a de l'argent. Les témoins apostez ne manquent pas, & les voisins auroient deposé contre nostre hoste par envie qu'ils luy portoient. Son bonheur fut, qu'estant locataire d'un Alguazil, ce Sergent s'entremitt auprès de ses Confreres, & moyennant quatre pistoles, les porta à déchirer le procez verbal; & à ne le point mener en prison comme ils estoient prests de le faire en ayant receu l'ordre. Par où l'on voit que tout est icy

La Justice fort à craindre en Espagne.

Le procez de la fraude accommodé.

venal. Il est vray que si ce trait des Alguazils estoit sceu, ils courroient fortune d'aller aux Galeres. C'est un chastiment auquel se tourne presque toute sorte de peine en ce temps qu'on a grand besoin de Forçats.

Un Assentiste, c'est à dire un de ces Mal-totiers ou Partisans de levées de gens de guerre, ou de deniers pour le Roy, fut dernièrement attaqué par des Voleurs dans sa chambre; on en prit un qui declara tous les complices, entre lesquels se trouva un Moine Recolect, bien qu'ils luy eussent porté le poignard à la gorge, & qu'ils l'eussent fort blessé à la teste, on condamna l'apprehendé aux Galeres, apres avoir eu le foüet, & le Moine à passer sa vie entre quatre murailles au pain & à l'eau. Pour obtenir qu'on les punit, il a eu de la peine, estant Estranger, peu appuyé, & mal instruit des Coûtumes du Pais. Il est natif de S. Omer, mais il demeure à Londres, d'où il a envoyé des Irlandois pour servir en Catalogne. On envoye aussi aux Galeres les François qu'on prend sur Mer, & ils ne peuvent en sortir, s'ils ne mettent en leur place un homme, ce qui couste beaucoup, car il faut trouver à acheter quelque Negre qui soit Esclave.

Le commerce des Indes à restably en ce pays le droict de servitude, tellement qu'en Andaloufie l'on ne voit presque point d'autres Valets, que des Serfs. Ils sont la plûpart

Vol & assassinat en la maison d'un Assentiste.

Punition leger de ce crime.

Esclaves en Andalousie.

Maures, ou tout à fait noirs, de là vient le Proverbe, *no assi se trat an los hombres blancos*. Par la loy du Christianisme, ceux qui l'embrassent devroient estre affranchis, mais l'on ne l'observe point en Espagne, & ces pauvres miserables pour se faire Chrestiens, ne deviennent pas francs. Aux Indes ils sont encore plus cruellement traitez, car on y est accoustumé à l'inhumanité depuis un si long temps, qu'on y domine avec toute la rigueur imaginable contre ces pauvres malheureux, qui le sont seulement par ce qu'ils ont des mines d'or & d'argent, qui composent la grandeur & le bonheur de ceux qui les ont assujettis. On ne scauroit croire, combien grand est le nombre de ceux qui sont morts à déterrer ces métaux, il est tel qu'on m'a assuré qu'on ne trouve plus de monde pour ce mortel exercice, & pour la culture des vignes qui sont au Perou. Outre que les mines en font tant perir, on rapporte que le vin qu'on debite en ce pays-là, y cause tant de maladies, que la plûpart des Indiens en meurent. Ils aiment cette liqueur avec tant de passion, qu'ils n'épargnent rien pour en avoir; & les Espagnols pour tirer l'or & l'argent qu'ils peuvent avoir caché, leur en portent vendre, par où ils les ruinent de biens, de santé & de forces pour le travail: & il me souvient d'avoir leu dans un Livre intitulé *las excellencias del Espagnol*, quatre ou cinq Chapitres, où l'Autheur montre les domma-

Traite-
ment
cruel
des Es-
pagnols
aux In-
diens.

ges que reçoit le Roy, & tout le trafic des Indes par les vignes qu'on a plantés au Perou, & repete souvent que le vice de tous les Indiens Occidentaux, sans en excepter aucun, estant de boire jusques à s'enyvrer, il en perit une grande quantité par la boisson du vin, qui n'est point comme la *Chicha*, qui est faite de maiz & mieux proportionnée à leur tem- *Maiz,*
peramment : Outre que les Espagnols, *est le*
pour y gagner plus, & en le donnant à meil- *grain*
leur marché, en avoir plus de debit, le leur *qu'on*
falsifient & le leur distribuent quelquesfois *appelle*
si nouveau, que par ses mauvaises qualitez, *bled de*
il les tuë. Ainsi le nombre des Indiens s'est *Tur-*
diminué de telle façon, que depuis long *quie.*
temps, on n'en a pas pour travailler aux vi- *Grand*
gnes, & aux mines du Perou. On se sert de *profit*
Negres qu'on va acheter en Guynée, & au *que ti-*
Royaume d'Angola. Par où le profit en est *re le*
beaucoup diminué, car un Negre y couste *Roy de*
des 50 ou 60. écus, & depuis que le Portu- *Portu-*
gal s'est établi un Roy & que tous les pays *gal de*
des Indes, où il estoit le plus fort en Colonies *com-*
l'ont aussi reconnu, on n'a plus la commodi- *merca*
té des Negres à si bon marché, car outre les *des Ne-*
soixante pieces de huit d'achapt, le Roy de *gres.*
Portugal y a mis un impost, aussi fort que le
prix qu'ils coustent, tellement qu'un Negre
n'arrive pas à Cartagene, où l'on les débarque
qu'il ne couste aux Espagnols plus de 200.
écus. On ne sçauroit croire combien est grand
le profit qu'en tire le Roy de Portugal, &

Parti-
culari-
tez du
com-
merce
des In-
des, de
l'An-
dalou-
sie, de
Bisca-
ye, &
autres
Pro-
vinces.

ceux qui en sçavent le trafic, assurent qu'il monte à quelques millions d'or par an. Cette consideration, & quelques autres que j'ay touchées autre part, me font connoistre ce qu'on m'a souvent dit à *Madrid*, que ce grand thresor des Indes est plûtoft celuy des particuliers & des Estrangers, que du Roy d'Espagne; & à present qu'on attend les Gallions plus riches qu'ils ne viendront de long-temps, puisque le Vice-Roy retourne; On tient que les trois quarts de ce qu'ils apportent sont pour des Marchands estrangers, & que le Roy & les Espagnols naturels n'y auront pas trois millions d'or pour leur compte. Ceux qui gouvernent les affaires de ce pays la, font fort bien les leurs, & le Comte de *Pigneranda*, qui est President du Conseil, tire de grandes sommes pour les licences qu'il donne aux Marchands François. J'en ay connu un, qui pour en avoir une pour tirer cent cuirs de l'Isle de *S. Domingo* de dessus les Gallions qu'on attend, a donné dix pistoles. Ce n'est pas qu'on ne fraude beaucoup en ce qui est de ces licences, & que la plûpart des François qui trafiquent en Espagne, n'en emportent tout ce qu'ils veulent, & n'y apportent de mesme toutes leurs marchandises, en se disant Walons, Bourguignons, Lorrains, ou Flamans. Pour cette raison on avoit conseillé au Roy de leur laisser le trafic libre, & d'oster le droict des licences & l'impost du dixième denier, sur toutes les marchandises qui vien-

vien-

viennent de France ; luy remontrant qu'il en auroit plus de profit , parce que sans fraude il seroit payé des droits ordinaires , au lieu que pour éviter ce dixième , les Marchands s'entendent , & un qui a de la marchandise de France , fait attester par d'autres qu'elle est Flamande ou Angloise , & ainsi ne paye que l'ordinaire , & le plus souvent ils sont si adroits qu'ils fraudent & du dixième , & de l'ordinaire de l'Impost.

Leur commerce est principalement dans l'Andalousie , & ils y ont trouvé un lieu de franchise qui leur est aussi commode que Cadis , à sçavoir *el puerto de Santa Maria* , petite Ville appartenante au Duc de *Medina Celi* , qui les y protege , & y attire un grand trafic , aux dépens des Villes de Seville & de Cadis.

Du temps que la France estoit en paix avec l'Espagne , le commerce estoit plus difficile qu'à present , parce qu'il y arrivoit peu de marchandises qu'on ne confisquast sous prétexte qu'elles venoient de Hollande. On avoit un ou deux témoins apostez , qui dépositoient qu'elle n'estoit point marchandise de France , mais d'Hollande , & aussitost le fisc se l'approprioit. Le temps & l'adresse ont remedié à ce mal , & il n'y a plus personne qui osast témoigner contr'eux qui ne s'en trouvast mal ; un present de quelque chapeau de castor ou autre marchandise estimée , les met sous la protection de quelque Grand , qui feroit mal passer le temps à ces

témoins. Aussi peut on dire que l'Espagne ne se peut guere passer du commerce de France, non seulement du costé de la Biscaye & de l'Arragon, où il a esté presque tousjours permis, mais mesme par toute l'Espagne où on l'a voulu deffendre, car la Provence a tousiours entretenu ses correspondances au Royaume de Valence, par la pure necessité qu'on a de ses denrées; & par la mesme raison la Bretagne, la Normandie & les autre Provinces qui sont sur la mer Oceanne ont tousiours envoyé les leurs à Bilbao & à Cadis. Je ne parle pas des bleds, & des étoffes de toutes sortes qu'on y apporte de ce pays la. Il en vient jusques à de la quincaille, & des lames d'épée, par où j'ay appris que c'estoit un abus de croire, qu'aujourd'huy les bonnes viennent d'Espagne. Depuis qu'on n'en travaille plus à Toledé, on ne se fert icy que des Estrangeres, hors quelques unes qui viennent de la Biscaya, mais qui sont fort cheres.

L'Espagne man- que d'Artisans. De plus on ne scauroit croire combien grande est la perte que fait l'Espagne faute de Manufactures. Il y a si peu d'Artisans en toutes les Villes, que les Ouvrages en sortent pour estre travaillées ailleurs; ainsi les laines & les foyes en sont transportées toutes cruës, & l'on en fait des draps en Hollande, en France & en Angleterre, qu'on leur vend apres bien cher. La terre mesme n'y est pas toute cultivée par des gens du pays: au temps du labourage, des semailles & de la recolte

il leur vient quantité de payfans du Bearn ^{Grand}
 & d'autres endroits de France, qui gagnent ^{nombre}
 beaucoup d'argent, pour leur mettre leurs ^{d'ou-}
 bleds en terre & pour les recueillir. Les Ar- ^{vriers}
 chitectes & Charpentiers y font auffi pour ^{estran-}
 la plûpart estrangers, qui se font payer au ^{gers.}
 triple de ce qu'ils gageroient en leur pays. ^{pour}
 Dans *Madrid* on ne voit pas un porteur d'eau ^{sup-}
 qui ne soit Estranger, & la plûpart des Cor- ^{pléer}
 donniers & Tailleurs le font auffi, & l'on ^{au def-}
 tient que le tiers de ce monde n'y vient que ^{fant}
 pour y amasser une piece d'argent, & puis ^{des na-}
 s'en retourner chez soy; mais il n'y en a point ^{turels.}
 qui gagne tant que les Massons, les Archi-
 tectes, & les Charpentiers. Presque toutes
 les maisons ont des fenestres de bois, & un
 Balcon qui avance sur la rûe. On n'y voit
 point de vitres, & je crois qu'en Hyver on
 se sert de chassis. De cinq en cinq ans il faut
 renouveler les bastimens dont on ne fait à
 chaux, & à sable que le devant, les co-
 ftez & le derriere estant ordinairement de
 terre.

Droit du Roy sur les maisons de Madrid. Subtilité de l'air de cette Ville. Bonté de ses eaux. Reglement de police. Lumiere deffenduë dans les ruës pendant la nuit. Les grands Seigneurs se font servir à genoux. Dom Luis de Haro se fait rendre cet honneur par Christe^{Al}, & par Dom Fernando de Coutreras. Le Roy monte seul ses chevaux. Bastards des Roys n'entrent jamais dans Madrid. Raison de cette Coûtume. Les Espagnols tres jaloux dans les matieres d'honneur, & dans leurs amours.

C H A P I T R E XX.

Droit du Roy sur les maisons de Madrid.

LE Roy au un droit sur les maisons, que l'on bastit à *Madrid*, qui luy vaut beaucoup. C'est que le premier étage de chacune luy appartient, & si l'on ne le rachete, il peut le vendre à qui bon luy semble; d'ordinaire les propriétaires mesmes se l'acquierent, ou bien s'ils n'en ont pas le moyen, ils ne bastissent que l'appartement bas. De là vient qu'à *Madrid* on voit tant de petites maisons, & qui n'ont point de degré que pour monter au galetas. L'Architecture la plus estimée est celle qui est accompagnée de quelques tours. Il n'est pas permis d'en bastir plus d'une, & si l'on en veut faire deux, il faut en obtenir le pouvoir. On raconte qu'un homme qui croyoit que difficilement il l'obtiendrait, s'avisa

visa de ne la demander que pour une ce qu'on luy accorda facilement, la deffence n'estant que de deux ou de plusieurs. Aussi-tost il en fit élever deux, & quand on le rechercha, il ferma la bouche à ceux qui l'en blasmoient, disant qu'il étoit permis à tout le monde d'en faire une, & que de l'autre il avoit concession particuliere de la main du Roy, & de son Conseil. C'est une chose connue que *Madrid* n'ayant point de ruisseau qui amene les immondices, ny d'égoût qui les reçoive, on jette tout dans les rues : mais c'est une merveille de voir, que l'air y est si vif & si penetrant, qu'il consume tout dans un moment, ayant cette propriété aussi desseichante & corrosive, s'il faut ainsi parler, que la chaux qui mange le corps sans que on en sente la pourriture ; en effet j'ay souvent rencontré dans les rues des chiens & des chats morts qui ne puoient point, on peut juger par là qu'on a eu raison de choisir ce lieu pour la demeure des Roys, puisque l'air n'y est pas seulement difficile à se corrompre, mais de plus il oste la cause de la corruption mesme, par une resolution des qualitez elementaires aussi prompte qu'imperceptible. Anciennement on y envoyoit les Reynes pour y faire leur couches, afin que les Princes en naissant y respirassent un air qui n'a point de semblable pour sa pureté. On a conseré ses eaux avec beaucoup d'autres, & l'on en a point trouvé de si legeres. Le Cardinal Infant en-

Subtilité de l'air de Madrid.

*Bonté
deses
eaux.*

faisoit porter en Flandres , & l'on avoit soin de luy en embarquer des Tonneaux de celle mesme que boit le Roy , dont la source est hors de la Ville. Comme les ruës sont les égouts generaux , on seroit sujet à y estre arrosé , s'il estoit permis de ietter à toute heure par les fenestres ce qu'on ne veut point dans les maisons ; mais depuis qu'il est jour iusques à dix heures du soir il est deffendu , sous peine pecuniaire , de rien verser. Et il me souvient d'avoir veu une femme qui s'en oublia , que les Sergens qui veillent à ces petits profits , allerent aussi tost mettre à l'armande, qui est de soixante reaux de billon, c'est à dire de cinq écus. Quant on va de nuit , on ne porte point de flambeau , ny de chandelle , & je n'en ay point veu à personne , de quelque façon qu'il allast , soit en carrosse , à cheval ou à pied ; il n'y a que les grandes Dames qui s'en servent , & principalement celles de la Cour, qui font alors monstre du nombre de leurs Estafiers. Les femmes sortent icy avec plus d'éclat que leurs maris , car outre la quantité d'Officiers qui sont autour de leurs chaises , elles ont toujours un Escuyer à cheval qui les suit ; en toutes les grandes maisons les Estafiers n'entrent point en la chambre de leurs Maistres , ny mesmes en leur appartement ; ils s'y font servir par leurs Pages , Gentilshommes & autres Officiers. Et lors qu'ils y sont appelez, & que leur Maistre leur veut commander

*Regle-
ment de
police.
Lumie-
res
deffen-
dies de
dans les
ruës
pen-
dant la
nuit.*